

MASARYKOVA UNIVERZITA V BRNĚ

FILOZOFICKÁ FAKULTA

Ústav románských jazyků a literatur

**L'Image de l'autre dans les romans d'Yves
Thériault et de Gabrielle Roy**

Magisterská diplomová práce

Petra Stražovská

Vedoucí diplomové práce: prof. PhDr. Petr Kysloušek, Csc.

Brno 2008

Prohlašuji, že jsem magisterskou diplomovou práci vypracovala samostatně s využitím uvedených pramenů a literatury.

Na tomto místě bych ráda poděkovala prof. PhDr. Petru Kylaškovi, Csc. za všechny čas, který mi věnoval, a za rady a připomínky, jež přispěly k obohacení této práce. Dále děkuji oběma spisovatelům za příjemné chvíle strávené s jejich romány a všem blízkým za podporu.

Table des matières

1	Introduction	6
2	Le multiculturalisme	9
2.1	La mosaïque ethnoculturelle	9
2.2	Le multiculturalisme au Canada	10
2.3	L'identité	11
3	L'autre, l'objet de l'observation	13
3.1	Les journaux de voyage	14
3.2	<i>Les Relations des Jésuites</i>	17
3.3	L'autre dans la philosophie	18
3.4	L'autre dans la littérature contemporaine	20
4	Brève biographie et bibliographie d'Yves Thériault et de Gabrielle Roy	22
4.1	Yves Thériault	22
4.2	Gabrielle Roy	24
5	Analyse des romans	27
5.1	Aaron. L'intolérance de l'extrémisme	27
5.1.1	Personnages	27
5.1.2	Les autres	30
5.1.3	La révolte	31
5.1.4	Les mondes différents	33
5.2	Ashini. La solitude	35
5.2.1	La langue	35
5.2.2	La réserve	37
5.2.3	Les autres	39
5.3	Agaguk. Le Grand Nord	44
5.3.1	Les Inuit	44
5.3.2	Les Blancs	48
5.3.3	Les narrateurs	50
5.4	Elsa. Le monde des femmes	52
5.4.1	La tristesse des Blancs	52
5.4.2	Les Inuit de Fort-Chimo	54

5.4.3 La solitude	57
6 Chapitre comparatif	59
6.1 Les personnages	59
6.2 La nouvelle image	61
6.3 Les narrateurs	62
6.4 Le temps et l'espace	63
6.5 La langue	64
7 Conclusion	65
8 Bibliographie	69
8.1 La littérature primaire	69
8.2 La littérature secondaire	69
8.3 Les sites internet	70
9 Sigles employés	71

1. Introduction

L'image de l'autre fait partie naturellement de la culture d'un pays aussi multiculturel que le Canada. Pendant son histoire la littérature québécoise a substitué les images du bon ou du mauvais sauvage aux images plus réelles des Autochtones canadiens. Les « sauvages » d'avant entrent dans la littérature québécoise contemporaine en tant qu'écrivains. Ces auteurs autochtones avec les auteurs néo-québécois permettent aux Québécois de voir le monde d'un point de vue différent, de celui des autres.

Parmi les premiers auteurs qui ont montré dans leurs romans la diversité du peuple québécois se trouvent deux grands noms de la littérature québécoise: Gabrielle Roy et Yves Thériault. Gabrielle Roy est connue surtout comme l'auteur de la critique de la société dans le *Bonheur d'occasion* pourtant elle a sensiblement traité la question des Inuit dans son roman *La rivière sans repos*. Chez Yves Thériault, l'image de l'autre se trouve au centre de l'oeuvre. Il s'agit non seulement de l'altérité des Inuit dans le roman *Agaguk*, de l'altérité religieuse dans *Aaron* mais aussi de l'altérité tout simplement dans *La fille laide* ou *Le dompteur d'ours*. Les deux auteurs ont été les premiers qui ont introduit l'image de l'autre « moderne » dans la littérature québécoise. Avec Gabrielle Roy et Yves Thériault l'image du sauvage a disparu. Les oeuvres des auteurs de cette génération témoignent l'ouverture, au Québec, en vue du multiculturalisme.

Les premiers chapitres de notre travail seront consacrés au multiculturalisme. Nous esquisserons la situation au Canada et présenterons les sources de ce phénomène. La partie suivante prêterera l'attention à l'évolution de l'image de l'autre dans la littérature canadienne française, dès les récits de Jacques Cartier jusqu'aux images créées par les Autochtones eux-mêmes. Avant le 20^e siècle, les Autochtones n'ont eu que le rôle des personnages littéraires. Les premières images des Indiens datent du 16^e siècle. Dans les siècles suivants en Europe, la popularité de la thématique indienne augmente jusqu'à tel point que même les écrivains qui ne sont jamais allés en Amérique écrivent les romans sur les Amérindiens. Mentionnons par exemple l'écrivain allemand Karl May, père spirituel du héros Winnetou. La situation est différente dans la littérature au Québec puisque les francophones canadiens doivent défendre leur identité et la littérature est le meilleur

moyen. Pour cette raison, la littérature des 19^e et 20^e siècles se concentre surtout sur l'identité et non sur l'altérité. Une brève note biographique finira la première partie de notre étude.

L'analyse suivante portera sur les romans d'Yves Thériault et de Gabrielle Roy. Le noyau de notre travail consistera en analyse des romans *La rivière sans repos* de Gabrielle Roy et *Agaguk, Aaron et Ashini* d'Yves Thériault. Nous avons choisi ces quatre oeuvres à cause de l'étendue de notre travail et malgré le fait que la plupart des textes de ces deux auteurs porte sur l'autre. Dans ces romans, nous voulons expliquer ce que ces deux écrivains ont apporté de nouveau dans le roman sur l'autre. Yves Thériault qui a connu les Autochtones pendant ses voyages, raconte souvent les histoires des Indiens, pourtant l'altérité dans ses oeuvres a encore d'autres formes par exemple dans les romans *Kesten, Mahigan* ou *La fille laide*. De tous ses oeuvres, nous avons choisi pour l'analyse le roman le plus vaste dont les personnages sont les autres. Nous avons omis l'altérité des étrangers dans *La fille laide* et dans *Le dompteur d'ours*, de même que les nouvelles trop courtes (*La Ru d'Ikoué*) ou trop vastes (*La Quête de l'ourse*). Chez Gabrielle Roy, il s'agit souvent de la thématique des immigrants comme par exemple dans les récits des recueils des contes *Rue Deschambault* ou *Un jardin au bout du monde*. Dans notre étude, nous analyserons le roman *La rivière sans repos* de Gabrielle Roy puisqu'il ressemble le plus aux romans de Thériault.

La nouveauté dans les romans d'Yves Thériault et de Gabrielle Roy est la stratégie narrative différente – l'histoire est racontée du point de vue de l'autre ce qui permet d'intérioriser le système des valeurs de l'autre, incompréhensible pour les Blancs jusqu'ici. Ce n'est plus le personnage blanc qui parle des Autochtones, ce sont les personnages Autochtones qui racontent leur vie et qui en plus parlent des Blancs. Le lecteur voit le monde traditionnel des Inuit géré par les lois naturelles et en même temps, il perçoit le monde des Blancs vu par les autres. La civilisation qui s'introduit en cachette provoque des conflits et la seule certitude est de rester fidèle aux traditions.

Nous chercherons l'altérité dans les conflits des personnages dont les identités sont différentes – ce seront surtout les Blancs, les Inuit et dans le cas d'*Aaron* les Juifs

orthodoxes. Nous avons choisi *Aaron* pour souligner que les minorités ethniques ne sont pas seulement les Autochtones au Canada, mais aussi des groupes divers d'immigrants.

2. Le multiculturalisme

2.1. La mosaïque ethnoculturelle

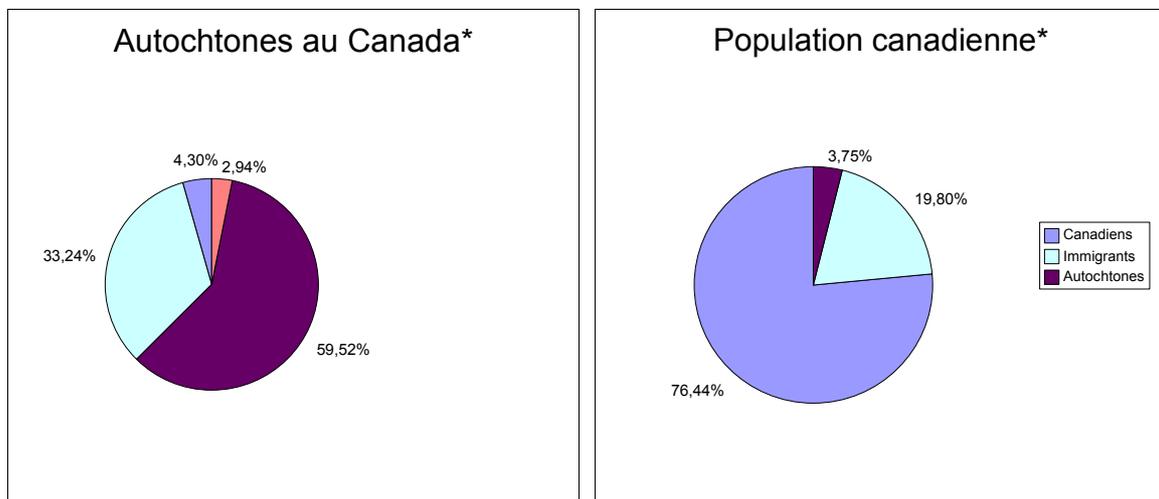
Le phénomène du pluriculturalisme canadien (de même que québécois) est le résultat de l'histoire tumultueuse du Canada, mais aussi de la politique d'immigration du Canada. À présent, plusieurs groupes ethniques dont l'origine est différente, cohabitent au Canada. À côté de la majorité anglophone des Canadiens ce sont surtout deux types des minorités ethniques – les immigrants et les nations qui ont habité sur le territoire du Canada avant la Conquête, cela signifie les Autochtones. La position des Canadiens français dans le système des nations canadiens est discutée de nos jours (et depuis longtemps déjà). Les uns mettent les Canadiens français du côté des Autochtones parmi les nations qui ont habité le territoire avant la Conquête, les autres ne prennent que les Autochtones pour les Canadiens d'origine, alors que les anglophones de même que les francophones sont considérés comme les immigrants. Les francophones qui forment la majorité au Québec se définissent eux-même comme la « société distincte ».

Le recensement de la Statistique Canada en 2006 a montré que 19,8 % de la population canadienne était née à l'étranger (cf. des diagrammes à la page suivante). Ce pourcentage est le plus élevé depuis 1931. Après l'Australie, le Canada est le deuxième pays avec le plus grand nombre des personnes nées à l'étranger. Les immigrants qui arrivent au Canada des différents coins du monde et qui forment près d'un cinquième de la population canadienne, contribuent à construire le milieu multiculturel. La plupart des immigrants viennent de Chine, d'Inde et de Philippines mais selon le rapport de 2006 plus de 200 origines ethniques ont été dénombrées au Canada.

A côté des immigrants ce sont donc les Autochtones qui contribuent à cette riche diversité ethnoculturelle. Selon la Loi constitutionnelle de 1982, la population autochtone canadienne est composée de trois grands groupes: les Indiens de l'Amérique du Nord, les Métis et les Inuit. Le statut de l'Indien a été défini par la Loi sur les Indiens en 1876 et procure aux Indiens certains avantages comme par exemple le droit de vivre dans une réserve. Pourtant la Loi sur les Indiens a discriminé les femmes qui perdaient leur

statut de l'Indienne en épousant un non-Indien. La discrimination de la Loi sur les Indiens a été abolie par la Loi C-31 de 1985. Dorénavant les femmes qui ont épousé un non-Indien peuvent reprendre leur statut de l'Indienne de même que leurs enfants.

Le bénéfice le plus apprécié par les Indiens est la possibilité de vivre dans une réserve ce qui représente pour les Autochtones la vie traditionnelle. À peu près 40 % des autochtones vivent dans les réserves, actuellement, malgré différents problèmes qui y sont liés comme par exemple le taux de chômage élevé, le niveau bas des soins médicaux ou le surpeuplement des habitations.



* selon <http://www.statcan.ca/>

2.2. Le multiculturalisme au Canada

Nous avons déjà dit que le Canada était le pays avec un taux élevé d'immigrants. Au cours du 20^e siècle, les minorités ethniques sont donc devenues trop nombreuses pour

pouvoir être assimilées à la majorité anglaise ou française et le principe de la « mosaïque » a été adopté. Ce principe est basé sur l'idée de la coopération des différents groupes ethniques qui conservent leurs spécificités. Le principe de la mosaïque a été finalement abandonné et remplacé par le principe de l'égalité de tous les citoyens qui est la base de la politique du multiculturalisme laquelle a été officiellement déclarée en 1971. En 1972, Le Ministère du multiculturalisme a été fondé, en 1973 le Secrétariat d'État a créé le bureau du multiculturalisme. De nos jours, Canada est fier d'être le premier pays à se proclamer multiculturel.

Le multiculturalisme canadien est encore le sujet des discussions puisqu'il a ses partisans mais aussi des adversaires. Selon Neil Bissoondath « *le multiculturalisme est l'instrument grâce auquel on voudrait gommer l'arrogance historique du Canada anglais à l'égard du Québec – cette arrogance est l'héritage psychologique de la Conquête – au profit d'un équilibre entre les deux parties, équilibre qu'on atteindrait en faisant d'elles de grands ensembles ethniques, indifférenciés l'un de l'autre sinon par leur passé* »¹. Selon Bissoondath le multiculturalisme a pour l'effet le séparatisme national, une certaine « ghettoïsation ». À l'égard sceptique de Bissoondath s'oppose par exemple Will Kymlicka selon qui la politique du multiculturalisme « *atteint effectivement l'objectif pour lequel elle a été créée: favoriser, d'une part, la reconnaissance et le respect des individus souhaitant affirmer leur identité ethnique et, d'autre part, l'intégration des immigrants à la société d'accueil.* »². Le multiculturalisme n'est pas le sujet de notre étude. Nous ne voulons qu'illustrer par les extraits cités que les opinions sur le multiculturalisme diffèrent et surtout le milieu où la question de l'altérité est actuelle.

2.3. L'identité

Le Petit Larousse définit le mot « identité » ainsi: « *Caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe.* », du point de vue psychologique « *sentiment ressenti par un individu d'appartenir à tel groupe social, et qui le porte à adopter certains comportements spécifiques* »³. Paul Ricoeur distingue encore l'identité comme *ipse*

1 Bissoondath, Neil, *Le marché aux illusions: la méprise du multiculturalisme*, Montréal, Boréal, 1995, p. 75.

2 Kymlicka, Will, *La voie canadienne: repenser le multiculturalisme*, Montréal, Boréal, 2003, p. 38.

3 *Le Petit Larousse*, Paris, Larousse, 2005, p. 561

(= identité personnelle) et l'identité comme *idem* (= identité collective). Selon Ricoeur, les deux identités sont menacées par l'autre. « *C'est un fait que l'autre, parce que autre, vient à être perçu comme un danger pour l'identité propre, celle de nous comme celle du moi. On peut certes s'en étonner: faut-il donc que notre identité soit fragile, au point de ne pouvoir supporter, de ne pouvoir souffrir, que d'autres aient des façons différentes de nous de mener leur vie, de se comprendre, d'inscrire leur propre identité dans la trame du vivre ensemble?* »⁴. Inconsciemment, les romans d'Yves Thériault et de Gabrielle Roy prouvent les mots de Paul Ricoeur.

4 Ricoeur, Paul, *Fragile identité: respect de l'autre et identité culturelle*, Trébeñice, Mlín, 2000, p. 28.

3. L'autre, l'objet de l'observation

Grâce à la découverte de l'Amérique un nouveau personnage entre dans la littérature. C'est l'Indien. Dans la littérature francophone, la première image de l'autre apparaît au 16^e siècle. Il ne s'agit pas encore des romans ou nouvelles puisque les informations sur les Autochtones sont rares. Le lecteur français découvre l'Amérique et ses habitants d'abord dans les récits de voyage. Plus tard les oeuvres historiques et surtout les *Relations des Jésuites* sont les sources appréciées des renseignements sur la vie en Amérique.

Le but principal des récits de voyage est d'amuser et d'instruire le lecteur. Les navigateurs décrivent ce qu'ils voient et ce qui est intéressant. La première image de l'autre est donc bien simplifiée. Selon Marie-Christine Gomez-Géraud l'Indien des premiers récits français « *est d'abord et surtout un homme qui danse et qui assaisonne ses gambades de chants, cris et hurlements* »⁵. L'homme fait partie de la nature et les navigateurs ne lui réservent pas la place privilégiée dans leurs récits.

Les Jésuites s'intéressent plus aux Autochtones. L'image jésuite est plus plastique. Les pères parlent systématiquement de la vie des Indiens. Ce peuple est intéressant pour l'Église qui se pose la question si les Indiens font aussi partie du monde biblique ou s'ils ont leur propre monde naturel. Cette idée a permis à Lahontan, Rousseau et d'autres d'établir l'image du « bon sauvage » avec toute une branche philosophique basée sur cette idée.

Dans la littérature du 19^e siècle, le « bon sauvage » est populaire surtout en Europe grâce au culte romantique d'un héros extraordinaire. Au contraire la littérature canadienne française met l'accent sur d'autres sujets. La renaissance de l'autre littéraire se déroule au 20^e siècle. Le Canada s'intéresse aux Autochtones, leur culture et mode de vie, le roman sur les Autochtones subit une modification importante – les Autochtones deviennent les personnages principaux des récits. Ce changement de la perspective de narration permet d'adopter le point de vue de l'autre. Bien que ce soient encore les écrivains blancs qui présentent le monde autochtone, il s'agit d'une époque importante dans l'évolution

5 Gomez-Géraud, Marie-Christine, *La perception du geste sauvage et de ses enjeux: regards sur l'Indien de la Nouvelle-France (1534-1632)*, in: Thérien, Gilles, *Figures de l'Indien*, Montréal, Typo, 1995, p. 34.

de la littérature sur l'autre. Ce n'est que dans les années 1970 du 20^e siècle que les oeuvres des écrivains indiens sont publiées.

3.1. Les journaux de voyage

La première étape dans l'évolution de l'image de l'autre dans la littérature canadienne française commence chez **Jacques Cartier**, navigateur de Saint-Malo. En 1534, Cartier a été chargé par François I^{er} d'explorer la Terre Neuve. Les premières mentions sur les Autochtones canadiens sont écrites dans son journal de bord.

Les Français ont rencontré les Autochtones le 12 juin 1534 pour la première fois. Les premiers contacts des deux cultures différentes sont caractérisés par la méfiance. Les Autochtones qui ont été probablement déjà habitués à commercer avec les Blancs, ont effrayé l'équipage de Cartier. Les Français qui ont pris peur devant un grand nombre d'Autochtones, ont commencé à tirer pour chasser les « sauvages ». Plus tard, les Français ont lié de bonnes relations avec un groupe d'Iroquois mené par Donnacona, à l'aide des cadeaux. Les Français ont offert aux Iroquois des objets de peu de valeur (« une petite clochette d'estang »). Les Indiens ont accepté les bibelots avec des danses et chants lequel comportement est interprété par Cartier comme la joie d'avoir reçu un cadeau. D'où l'affirmation de Cartier que « *c'est la plus pauvre gence qu'il puisse estre au monde* »⁶.

En quittant le Canada, les Français ont dressé une grande croix avec l'inscription « *vive le roi de France* » au bord de la mer. Cartier a expliqué le rôle de la croix dans la culture chrétienne aux Indiens et ceux-ci « *admirent* » la croix selon lui. La vive réaction des Autochtones contre la croix a donc surpris les Européens. Les Iroquois ont prétendu qu'il s'agissait de leurs territoire et les Français devaient donc avoir leur permission pour dresser leur croix. Les armes comme l'argument des Français ont fini la querelle. Cette histoire montre jusqu'à quel point les interprétations de Carier peuvent être fausses et que Cartier a sous-estimé les Autochtones.

Les rapports avec les Iroquois se sont encore plus refroidis durant le deuxième

6 Cartier, Jacques, *Voyages au Canada*, Montréal, Comeau & Nadeau, 2000, p. 46.

voyage de Jacques Cartier de 1535 à 1536. Cartier a décidé de visiter le village iroquois de Hochelaga⁷. Le groupe de Donnacona qui profitait du monopole du commerce entre les Européens et les Autochtones n'a pas voulu perdre ce privilège. Malgré les protestations de Donnacona, Cartier a gagné Hochelaga. La découverte lui a valu l'hostilité des Iroquois de Stadaconné.

La méfiance réciproque se reflète dans l'image de l'Indien créée par Cartier. La description physique de l'Autochtone est concise en comparaison avec les descriptions de la nature, les informations sur les habitants sont rares. En parlant des conditions naturelles, Cartier ajoute souvent des curiosités, utilise des métaphores et la langue est beaucoup plus riche. Le discours concernant les Autochtones ne contient que les informations que nous pouvons voir au premier coup d'oeil. Selon Cartier, les Iroquois «*sont assez de belle corpulence mais ilz sont gens effarables et sauvages*»⁸. La description continue en parlant des cheveux longs des Iroquois et des peaux par lesquelles les Indiens couvrent leurs corps. L'image apportée par Cartier est plutôt pauvre en comparaison de celle des Jésuites plus tard.

Dans *La Conquête de l'Amérique: la question de l'Autre* Tzvetan Todorov souligne l'importance du fait que les «*sauvages*» sont presque nus. Il rappelle qu'à cause des vêtements Adam et Ève ont été chassés du paradis. Les vêtements représentent donc la culture et distinguent l'homme des animaux. Si les Iroquois ne portent que quelques pelleteries au lieu des vêtements européens, ils n'ont pas leur propre culture selon Cartier et ils sont sauvages. En plus ils n'habitent pas dans les maisons et ils mangent de la viande crue. Ce sont les raisons pourquoi ils ne peuvent pas être les partenaires égaux pour les Européens. Le niveau bas de la culture des Autochtones est aussi l'avantage aux yeux de Cartier parce qu'il «*estime mieux que autrement que les gens seroient faciles à convertir à notre sainte foy.*»⁹

Les manifestations d'amitié somptueuses doivent dissimuler le manque de sincérité,

7 Cartier est arrivé à Hochelaga le 3 octobre 1535. Émerveillé par la montagne qui se dressait au-dessus de la ville, il l'a appelée Mont-Royal. En 1642, Montréal a été fondé à la place de Hochelaga abandonnée par les Iroquois.

8 Cartier, Jacques, *Voyages au Canada*, Montréal, Comeau & Nadeau, 2000, p. 31.

9 Ibid., p. 44.

le grand nombre des cadeaux signale la peur de l'autre. Lorsque les Européens sont ravagés par le scorbut, Cartier n'ose pas avouer la gravité de la situation devant les Iroquois. De l'autre côté les Iroquois qui ne sont pas contents de voir les Français partir vers Hochelaga, n'osent pas empêcher Cartier par force. Ils préfèrent la ruse – trois hommes déguisés en diables arrivent au nom de dieu prévenir les Blancs du futur mauvais temps. Les Blancs qui ne comprennent pas l'autre culture se moquent du comportement typique pour les Autochtones et ils prétendent avoir la protection d'un dieu plus puissant que celui des Indiens. Ainsi la relation entre les deux cultures se réduit en insultes et intimidations, en manifestations de force qui doivent protéger les deux côtés de l'attaque des autres.

En 1603, **Samuel de Champlain** est arrivé au Canada. Il a vécu une grande partie de sa vie en Nouvelle-France et il a bien connu les habitants autochtones, surtout les Hurons, les Algonquins et les Iroquois¹⁰. L'image de l'Autochtone apportée par Champlain est donc plus riche que celle de Cartier. Champlain qui a bien connu les moeurs et habitudes des Indiens est un observateur excellent. Dans ses journaux de voyage, il parle non seulement de l'aspect physique des Autochtones mais aussi des leurs habitudes, religion et mode de vie en général. Tandis que pour Cartier les Indiens ne sont que les êtres naïfs et inférieurs, Champlain cherche à connaître et surtout comprendre l'autre culture, c'est pourquoi il n'interprète pas le comportement des Indiens comme Cartier.

La différence entre Jacques Cartier et Samuel de Champlain est le fait que Samuel de Champlain a admis l'existence d'une autre culture que la chrétienne. Le « sauvage » qui a sa propre culture (bien qu'elle ne soit pas si développée que la culture européenne) peut dorénavant être pris pour un vrai homme non pour un être inférieur. De l'autre côté nous ne pouvons pas parler de l'égalité parce que, selon Champlain, malgré leur culture, les Autochtones doivent adopter la culture européenne et être christianisés. Dans une lettre au roi de la France, Champlain demande quelques récoltes, quelques soldats et surtout des familles avec les enfants qui coloniseraient la région et qui assimileraient les Indiens.

En admettant la différence des cultures européenne et canadienne, Champlain accepte le « sauvage » comme le partenaire égal (pas inférieur) pourtant la christianisation,

¹⁰ Champlain a conclu un accord avec les Hurons et Algonquins contre les Iroquois. Les Iroquois ont été battus en 1609.

colonisation et aussi la destruction de la culture indienne sont les nécessités pour Champlain.

3.2. Les Relations des Jésuites

Les *Relations des Jésuites* représentent l'image de l'autre d'un point de vue différent. Selon leur habitude, les missionnaires jésuites ont envoyé en France chaque année la lettre sur le cours de la mission. Les lettres ont été publiées en France. Destinées au vaste public, les *Relations des Jésuites* ont rempli la fonction de la lecture instructive en vogue, ce qui se reflète au niveau stylistique. À côté des récits simples des navigateurs, les textes des Jésuites ont une fonction persuasive. Ils sont donc pleins des figures rhétoriques, surtout d'apostrophes et questions rhétoriques, les passages descriptifs abondent en métaphores et comparaisons.

Les rapports entre les Jésuites et les Autochtones aboutissent à l'apologie de l'Église. Ce sont les Hurons christianisés massivement qui sont les alliés des Français, tandis que dès l'époque de Champlain, les Iroquois sont les ennemis du christianisme avec leur religion traditionnelle. Les Jésuites ont vite obtenu le respect des Autochtones grâce au courage avec lequel ils ont supporté les tortures rituelles. Pour un Indien de l'époque, l'homme respectable n'est que celui qui endure la mort terrible sans plainte. Les pères jésuites qui priaient et célébraient Dieu en mourant ont profondément impressionné les Autochtones.

Regardons un événement important pour les Jésuites, raconté par père Paul Ragueneau. En 1649, les Iroquois ont pris le village Saint-Ignace et pères Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant ont été pris en captivité. Malgré la possibilité de se sauver, les deux Jésuites ont été torturés à mort. Dans le texte de Paul Ragueneau, la mort des deux pères témoigne le respect des Iroquois envers les prisonniers jésuites. Si les Indiens n'avaient pas pris les pères pour les hommes dignes, ils les auraient tué déjà dans le village. La scène épouvantable de la torture forme le pont entre la culture chrétienne et celle des Autochtones. Pour les Jésuites de même que pour les Indiens la mort cruelle est un grand honneur bien que les raisons soient différentes. Pour les Indiens, il s'agit de

la preuve de la respectabilité d'un homme, les Européens prouvent ainsi l'amour de Dieu profond. L'idée du martyr joue un rôle important d'un point commun entre deux cultures différentes.

L'autre aspect important des *Relations des Jésuites* est la fonction instructive déjà mentionnée. Pour les raisons didactiques, les *Relations* sont écrites très systématiquement, disons presque encyclopédiquement. Les chapitres consacrés aux Autochtones et leur mode de vie traitent des Indiens de tous les côtés. Les Jésuites parlent de l'aspect physique, des maladies des Autochtones mais aussi des habitudes, de la vie familiale et de la mythologie. Une grande partie des textes jésuites est consacré à la médecine « sauvage ». La raison de ces études détaillées des Autochtones est la même que chez Cartier et Champlain: ils est évident que les Jésuites sont arrivés au Québec pour christianiser le peuple autochtone, barbare aux yeux des pères jésuites. Les rapports entre les chrétiens et les Indiens ressemblent aux rapports entre un père et son fils. Les pères jésuites imposent patiemment la foi chrétienne aux Indiens qui sont dociles et sages et qui l'acceptent successivement. Comme chez Champlain, il est donc important d'étudier et comprendre la culture de l'autre pour pouvoir mieux l'abolir et assimiler l'autre.

3.3. L'autre dans la philosophie

Un succès énorme ont remporté les *Dialogues avec un Sauvage* du **baron de Lahontan**. Il s'agit des dialogues entre le personnage Lahontan et un Huron Adario qui a voyagé et qui connaît bien la France. Dans la polémique entre l'Européen et l'Amérindien, deux cultures différentes sont confrontées – la vie confortable en Europe contre la liberté des Amérindiens. Les deux philosophes parlent des différents aspects de leurs vies comme la religion, les lois ou la famille.

La nouvelle attitude de Lahontan envers les Autochtones se reflète déjà dans le titre de son oeuvre – *Dialogues avec un sauvage*. Bien qu'Adario soit désigné par le mot « sauvage », il ne s'agit que de la convention puisqu'Adario ne peut aucunement être pris pour un demi-civilisé. Le plus important du titre est le mot « dialogues ». Avant Lahontan, ce sont toujours les Blancs qui parlent des Indiens. Adario est le premier Autochtone

de la littérature canadienne française qui exprime ses idées. Il ne faut pas oublier que les pensées d'Adario sont en effet les pensées de la tête européenne, inspirée par le culte du bon sauvage. Pourtant pour la première fois, un Indien prend parole. En plus, le personnage Lahontan appelle son interlocuteur « mon cher frère » d'où nous déduisons qu'Adario est le partenaire égal pour lui (les Jésuites l'appelleraient peut-être « mon cher fils »).

Adario est un vrai philosophe des Lumières. Durant la disputation avec Lahontan, l'Indien utilise les arguments logiques et refuse l'argumentation de Lahontan soutenue seulement par la Bible. Il ne veut pas croire aveuglément, il réclame des preuves. Un demi-siècle avant Rousseau, Adario exprime l'idée que la propriété privée est la source la plus importante de la criminalité et des conflits entre les hommes. Il souligne que les Indiens qui ne possèdent rien sont en effet plus riches que les Européens, parce qu'ils ne connaissent pas l'envie et tout ce dont ils ont besoin se trouve dans la nature autour d'eux. C'est aussi la raison de l'absence des lois. Dans la société où tout le monde est égal, il n'y a pas de raison pour assassiner quelqu'un et l'idée d'un vol est absurde puisque tout appartient à tous. Le plus grand mal est de l'argent qui rend l'homme esclave selon Adario.

En ce qui concerne la confrontation des cultures et religions des deux opposants, Lahontan reproche à Adario qu'il a passé ses jours « *dans l'ignorance, sans culte, sans religion, & sans la connaissance du vray Dieu.* »¹¹. La réponse du sauvage-philosophe est effectivement révolutionnaire: « [...] *si votre Religion est différente de la nôtre, cela ne veut pas dire que nous n'en ayons point du tout.* »¹². Adario exprime l'idée que l'autre culture ne doit pas nécessairement être meilleure ou pire, qu'elle peut être autre tout simplement.

Adario est le prototype d'un sauvage-savant. Dans un dialogue très poli avec son interlocuteur, Adario idéalise la vie des Indiens où il n'y a pas de criminalité ni de conflits, où tout le monde est bon et sage, où chacun est absolument libre. Les aspects négatifs mentionnés par son opposant sont banalisés et la vie dans la nature semble être sans défaut. Chez baron de Lahontan, la société européenne n'est pas encore condamnée comme chez

11 Lahontan, Baron de, *Dialogues de Monsieur le Baron de Lahontan et d'un sauvage dans l'Amérique*, Amsterdam, Boeteman, 1704, p. 2.

12 Ibid., p. 3.

Rousseau, pourtant la société des Indiens est supérieure.

3.4. L'autre dans la littérature contemporaine

Pendant les 18^e et 19^e siècles, l'autre a presque disparu de la littérature canadienne française. Après la défaite de 1759, la littérature parle essentiellement du patriotisme. Pendant que l'Indien est en vogue en Europe (cf. *Atala*, *Winnetou*), la littérature au Québec est concentrée sur la question de l'identité nationale. La crise de la culture francophone a attribué le rôle unificateur et éducateur à la littérature. Pourtant en 1827, le conte anonyme *L'Iroquoise* est publié dans un journal canadien. L'influence de la nouvelle française *Atala* est évidente. L'amour entre un Français et une Iroquoise baptisée finit par la mort des amants. La différence entre l'histoire européenne et canadienne concerne la mort qui est une tragédie de passion typiquement européenne dans *Atala* – la fille s'empoisonne à cause de l'amour inaccessible. Les amants canadiens sont morts en martyrs. Leur mort est encadrée dans le milieu culturel du Canada. **Pierre Boucher de Boucherville** reprend la thématique de l'amour entre une chrétienne et un sauvage dans *Louise Chawinikisique* en 1835 et **Philippe-Joseph Aubert de Gaspé père** publie le recueil des contes *Divers*, inspiré par la vie des Hurons et Malécites.

La renaissance de l'autre dans la littérature arrive en 1954, quand le voyageur et romancier Yves Thériault publie les romans *Agaguk, roman esquimau* en 1958 et *Ashini* en 1960. En comparaison avec les images précédentes de l'autre, le personnage de l'autre du 20^e siècle a subi des changements.

L'évolution de la position du français au Québec a abouti à la Loi 101. L'impact culturel de cette loi a été grand. Premièrement, une partie du rôle identitaire et patriote du français et de la littérature écrite en français est passée à l'état. Écrire en français n'est donc plus l'engagement, être écrivain canadien français ne signifie plus nécessairement être un bon écrivain. Deuxièmement, la position du français est incontestable maintenant et les autres ne représentent aucune menace pour la culture québécoise. Au contraire, sûre d'elle-même, la culture québécoise est prête à absorber différents courants culturels. La littérature québécoise s'ouvre donc à l'altérité ethnique et féminine, le pluriculturalisme

québécois est fondé.

La dernière étape de l'évolution de l'image de l'autre dans la littérature commence dans les années 70, au moment où les écrivains amérindiens entrent dans la littérature canadienne. Les écrivains autochtones apportent une nouvelle image de leur vie traditionnelle, reflétée souvent par l'intermédiaire des mythes amérindiens. Une poétique différente caractérise une nouvelle branche littéraire naissante. Il est évident que la littérature autochtone aime les genres littéraires brefs. Beaucoup d'écrivains préfèrent des contes, brefs récits ou légendes, le roman autochtone est rare. Le premier romancier amérindien, Bernard Assiniwi, a eu du succès avec son troisième roman *La saga des Béothuks* qui a remporté plusieurs prix littéraires. Le vaste roman raconte l'histoire des Béothuks dès le début jusqu'à la disparition des Béothuks. Le premier roman d'Assiniwi, *Le Bras coupé* publié en 1976 est le premier roman d'un auteur autochtone. En 1994, le même auteur a publié la biographie du chef amérindien *L'Odawa Pontiac. L'amour et la guerre*. La même année que le dernier roman d'Assiniwi, le premier roman de Michel Noël est publié. Il s'agit du roman autobiographique *Pien*, suivi de *Nipishish* en 2004 et *Altitude zéro* en 2005. Le troisième romancier autochtone, Julian Mahikan, est entré dans la littérature en 2001 par le roman *Le Mutilateur*. L'autre roman de Mahikan, *Cryos*, est écrit en anglais.

La plupart des textes des écrivains amérindiens sont les contes et nouvelles. En titre d'exemple nous choisissons la nouvelle *Eukuan Nin Matshimanitu Innu-Iskueu. Je suis une maudite sauvagesse* d'An Antane-Kapesh ou le conte *Tshakapesh affronte Maître Oui et Maître Non* d'André Dudemaine, publié dans la revue *Terres en vues*. La poétique différente de la production littéraire autochtone est frappante dans la poésie. Parmi les poètes autochtones, citons les noms de Charles Coocoo, Rita Mestokosho et Jean Sioui.

4. Brève biographie et bibliographie d'Yves Thériault et de Gabrielle Roy

4.1. Yves Thériault

Le personnage de l'autre est revenu dans la littérature canadienne française grâce à **Yves Thériault**. L'écrivain qui a fini ses études à 15 ans, a effectué un nombre des métiers. Entre autres, il était trappeur, pilote, vendeur des tracteurs ou journaliste, ses expériences l'ont aidé à obtenir le poste de directeur au Ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien. Thériault a beaucoup voyagé non seulement à cause de son travail mais aussi pour son simple plaisir. Les différents types des personnages qu'il a connus pendant ses voyages, ont été l'inspiration pour le grand spectre de ses personnages littéraires.

Le romancier Yves Thériault a commencé sa carrière d'écrivain en publiant des romans à dix sous anonymes. Comme il écrivait une dizaine des romans par semaine, il a vite poli son style littéraire. Le premier livre signé par Yves Thériault sont les *Contes pour un homme seul*, publiés en 1944. Il s'agit d'un recueil des contes qui ont été déjà publiés dans différentes revues. Les contes brefs racontent les histoires des personnages extraordinaires mais aussi des habitants d'un village et de leurs petites guerres quotidiennes.

Dans ses deux premiers romans, Thériault travaille avec le personnage d'un étranger. Edith de *La Fille laide* et Hermann du roman *Le Dompteur d'ours* sont les premiers personnages de l'autre. L'intrigue des deux romans se déroule dans un village dont la vie stéréotypée est dérangée par l'arrivée d'un étranger. *La Fille laide* ouvre la question psychologique et morale de la faute et du châtement. Le meurtre de la veuve est puni par la naissance de l'enfant aveugle et sourd qui doit vivre en tant que l'avertissement d'un crime. Dans *Le Dompteur d'ours*, le thème de la sauvagerie que Thériault a retravaillé dans les romans suivants, est apparu pour la première fois. Hermann n'est pas encore le « vrai sauvage » pourtant il est aventurier, il vit en parfaite harmonie avec la nature et il a la sagesse typique pour un « bon sauvage ».

Le conflit entre deux cultures différentes est le sujet du roman *Aaron*. Le mode de vie juif traditionnel est représenté par le vieux Moishe qui veut transmettre ses valeurs à son petit-fils Aaron. L'adversaire du vieillard est la fille Viedna qui montre à Aaron la vie agréable moderne hors du ghetto. Moishe en train de mourir symbolise le vieux monde traditionnel disparaissant.

Le plus grand succès a été remporté par le roman du Grand Nord – *Agaguk*. D'une certaine façon, *Agaguk* représente la synthèse de toutes les oeuvres précédentes de Thériault. L'intrigue est constituée par le problème d'un meurtre et de la culpabilité. Le personnage principal est un Autochtone ce qui n'est rien d'autre que l'approfondissement de la sauvagerie d'Hermann. L'histoire se déroule sur le fond du conflit entre la culture des Inuit et des Blancs. L'aboutissement du roman pose la question s'il est possible de confronter les valeurs reconnues par deux différentes cultures et si les valeurs d'une peuvent être plus importantes que celles de l'autre. En 1969, la continuation *Tayaout, fils d'Agaguk* a été publiée et la trilogie est finie par *Agoak: l'héritage d'Agaguk* en 1975. Pourtant aucun de ces deux romans n'a dépassé *Agaguk*. Thériault dont le père était Montagnais aimait les personnages des Indiens qui se trouvent par exemple dans *La Quête de l'ourse* ou *Le Ru d'Ikoué*. En 1960, le roman *Ashini* est publié. L'histoire d'un chef indien qui a perdu successivement toute sa famille est intéressante surtout pour sa langue. Thériault qui parlait le montagnais, le cri et l'inuktitut, a utilisé ses expériences avec ces langues pour créer une oeuvre qui semble être écrite par un Indien.

Un rôle particulier dans les oeuvres de Thériault revient aux animaux. Le loup blanc et l'ours jouent le rôle dans l'initiation d'Agaguk et d'Agoak, l'ourse change la vie d'Antoine dans *La Quête de l'ourse*, deux loups font parallèle à la lutte de l'Indien contre le Blanc dans *Ashini*, le cheval est la source de la folie d'un couple dans *Kesten*. Dans le roman *Mahigan*, un loup est même le personnage principal.

Pourtant Yves Thériault n'est pas seulement l'écrivain de la nature et des Autochtones. Il a écrit aussi un roman satirique (*Les Vendeurs du temple*), des romans psychologiques (*La Fille laide*, *Le Dompteur d'ours*, *L'Appelante* ou *Les Temps*

du carcajou), une quantité des romans pour les jeunes (*La Loi de l'Apache*, *Le Château des petits hommes verts*) et les pièces de théâtre et radiophoniques (*Le Marcheur*, *Le Samaritain*, *Frendage*).

4.2. Gabrielle Roy

Gabrielle Roy est née au Manitoba où ses parents se sont établis après plusieurs déménagements. Son père a voyagé beaucoup à cause de son travail – il s'occupait des immigrants. Malgré ses absences fréquentes, il a influencé les personnages des romans et contes de sa fille parce que grâce à la connaissance de la problématique, le personnage d'un immigré apparaissait souvent dans les oeuvres de Roy. Tandis que le père était souvent parti, la mère restait à la maison et s'occupait des nombreux enfants. Gabrielle était le dernier enfant de la famille et sa relation avec la mère était tellement profonde qu'elle a souffert des remords après avoir quitté sa mère pour aller étudier en Europe. Le personnage de la mère abandonnée par ses enfants se trouve dans plusieurs oeuvres de Gabrielle Roy (*Bonheur d'occasion*, *De quoi t'ennuies tu*, *Éveline?*, *La Route d'Altamont*, etc.)

La plus connue de toutes les oeuvres de Gabrielle Roy est son premier roman *Bonheur d'occasion* de 1945 qui montre la société canadienne pendant la crise des années 1930 et au début de la Première guerre mondiale. La serveuse Florentine Lacasse qui est la fille d'une famille nombreuse et pauvre cherche à quitter la couche sociale du prolétariat et monter l'échelle sociale. Elle y parvient finalement en épousant un jeune idéaliste Emmanuel. Dans ce roman, Gabrielle Roy a montré la société canadienne décomposée qui cherche à surmonter la crise à l'aide de la guerre en Europe qui représente pour les Canadiens la possibilité de trouver un travail. De même que tout le Canada, la famille Lacasse est décomposée. Malgré les efforts de la mère, les enfants quittent la famille et madame Lacasse reste toute seule à la maison lorsque le père qui n'est plus capable de nourrir la famille part pour la guerre avec son fils. Le roman était un grand succès pourtant l'écrivain a abandonné la thématique sociale.

En 1954, Gabrielle Roy a publié le roman psychologique *Alexandre Chenevert*.

Le personnage éponyme est un vieux comptable qui se meurt lentement. Bien qu'il soit entouré par sa famille, il est seul. Il n'est plus amoureux de sa femme et il est fâché contre sa fille qui a épousé un mauvais homme malgré les protestations du père. Comme il passe trop de temps au travail, il tombe malade. Pour se reposer, Alexandre Chenevert prend les vacances au bord d'un lac dans le forêt. Pendant son séjour dans la nature, il se sent heureux, il fait des projets d'avenir et il décide de s'intéresser plus à sa famille, mais après son retour à la ville, sa vie stéréotypée continue jusqu'à son départ à l'hôpital. Dans *Alexandre Chenevert* apparaît la dichotomie ville/nature que Gabrielle Roy développera dans les oeuvres suivantes. La vie ennuyeuse de la ville rend Alexandre malheureux et désespéré. Il retrouve le bonheur dans la nature et son retour à la ville est le début de sa mort. Plus tard, les personnages royens puisent souvent leur énergie vitale dans la nature qui joue un grand rôle chez Gabrielle Roy. Nous pouvons le voir dans la nouvelle suivante.

L'intrigue de *La Petit Poule d'Eau* se déroule dans la solitude des vastes plaines du Manitoba où Luzina vit avec sa famille nombreuse. La mère de *La Petit Poule d'Eau* ressemble à la mère Lacasse. Elle est énergique et décidée de faire son mieux pour retenir toute la famille autour d'elle. Pour cette raison elle fait construire l'école exprès pour ses enfants et parvient à avoir l'instituteur pour eux. Mais les enfants éduqués la quittent pour voir le monde qu'ils connaissent des livres. Pour ne pas perdre la dernière fille, Luzina lui défend d'étudier. Finalement elle renonce à sa décision pour que sa fille ne soit pas malheureuse, bien qu'elle sache que son dernier enfant la quittera aussi.

La nature inspire Pierre Cadorai dans *La Montagne secrète*. Le conflit entre la nature et la ville se trouve de nouveau dans le roman. Le peintre Pierre vit dans les forêts canadiens pour apprendre à créer. Un jour il trouve la montagne qui le fascine et il parvient à peindre des images extraordinaires. Pour maîtriser encore mieux le métier, Pierre se rend à Paris. Pourtant plus il cherche à travailler comme il faut, moins ses peintures valent. Il recommence donc à peindre sa montagne, il meurt en paix. Le roman *La rivière sans repos* est encadré par la nature sauvage du grand Nord. Le conflit entre la nature et la ville fait l'analogie entre le mode de vie traditionnel des Inuit et celui des Blancs. Gabrielle Roy a lié ses deux thématiques préférées – la nature et la mère qui perd sa famille. *La rivière*

sans repos rappelle *La Petit Poule d'Eau* retravaillée. L'enfant choyé d'Elsa méprise sa mère lorsqu'il devient adolescent et la quitte pour aller vivre dans la ville. L'analyse détaillée du roman apparaîtra dans les chapitres suivants.

Nous avons déjà mentionné que l'autre source de l'inspiration de Gabrielle Roy est sa propre vie et la vie de sa famille. C'est le cas des contes *Rue Deschambault* et *La Route d'Altamont*. Les contes de *La Route d'Altamont* reflètent de nouveau de la relation entre la mère et sa fille. La narratrice Christine (qui ressemble tellement à l'auteur) raconte sa vie d'enfant de la famille riche entouré surtout par les femmes. Au début ce sont la grand-mère et la mère, plus tard ce n'est que la mère qui devient de plus en plus vieille et ressemblant à la grand-mère. *Rue Deschambault* (ce qui est le vrai nom de la rue où Gabrielle Roy a vécu) parle aussi de la vie dans la rue des riches, mais ce recueil des contes n'est plus inspiré exclusivement par la mère. Avec le personnage du père, les immigrants apparaissent avec leurs problèmes et la vie en pauvreté. La carrière d'institutrice a influencée le livre *Ces enfants de ma vie*, le dernier livre que Gabrielle Roy n'a pas parvenu à terminer. *La Détresse et l'Enchantement* est aussi inspiré par la vie de l'auteur. Gabrielle Roy y parle de sa jeunesse à Manitoba, mais aussi de son voyage en Europe qui a tellement marqué sa relation avec la mère.

5. Analyse des romans

5.1. Aaron. L'intolérance de l'extrémisme

Dans un entretien avec Jean Royer, Yves Thériault a avoué qu'Aaron était son oeuvre préférée, grâce à la tendresse du récit et l'atmosphère inconnue à un Canadien¹³. Au centre du roman de 1954 se trouvent deux personnages – un jeune Juif Aaron et son grand-père Moishe, vieux Juif orthodoxe. Ils sont restés seuls de toute la famille et Moishe doit s'occuper de l'enfant à qui il cherche à transmettre toute la « science » qu'il a apprise pendant sa longue vie. Au début, Aaron est un élève appliqué, mais comme il fait connaissance avec le monde hors du ghetto protecteur, Moishe et sa foi ne sont plus capables de satisfaire les attentes d'Aaron et l'abîme entre les mondes du vieil homme et de l'enfant grandit jusqu'à la rupture finale. Le roman touche non seulement la thématique du conflit des générations dans la famille. Il s'agit surtout d'une histoire sur l'intolérance des sociétés et cultures différentes.

5.1.1. Personnages

Au début de notre analyse, regardons les personnages du roman et les rôles qu'ils jouent au cours de l'histoire. Grâce au titre du livre, le lecteur suppose que le personnage principal du roman soit Aaron. Pourtant le début et la fin de l'histoire mettent cette affirmation en question. Dans le premier chapitre, Moishe regarde par la fenêtre en récitant la Torah. « *Chaque soir maintenant le vieux se tenait devant la fenêtre largement ouverte.* » (AA, p. 7). La voix du vieillard est mêlée aux pensées de l'enfant. Le chapitre suivant présente toute la vie de Moishe dès sa jeunesse jusqu'aux jours pendant lesquels l'histoire se déroule. « *Autrefois Moishe avait fui.* » (AA, p. 13). Sa biographie est racontée de son point de vue. Le narrateur parle des événements qui ne sont pas importants pour Aaron. Dès le 3^e et jusqu'au 18^e chapitre, l'histoire est racontée plutôt de la perspective d'Aaron pourtant les avis de Moishe sont toujours présents. Dans l'avant-dernier chapitre, Aaron est chassé de la maison et au dernier chapitre il n'apparaît plus. Les deux derniers chapitres du roman sont terminés de nouveau de point de vue de Moishe. « *Moishe mit*

13 Royer, Jean, *Romanciers québécois : entretiens : essais*, Montréal, Hexagone, 1991, p. 297.

trois mois à regretter son geste. » (AA, p. 155). De l'autre côté ce n'est qu'Aaron qui évolue au cours du roman et non Moïse. Au contraire, le vieillard représente un obstacle à l'évolution du jeune homme. Les changements de la perspective ne permettent pas au lecteur de s'identifier facilement avec l'un des deux personnages. Yves Thériault a réussi à montrer la foi juive orthodoxe de deux côtés sans prendre parti de l'un ou de l'autre.

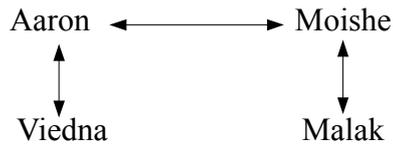
Les deux personnages ont leurs conseillers et amis en même temps. Le seul ami de Moïse est un autre Juif orthodoxe d'origine russe Malak chez qui le vieillard achète de la viande kascher. Il encourage Moïse pendant les conflits entre le grand-père et son petit-fils et il est aux côtés de Moïse quand le vieil homme se meurt. Comme Moïse ne change point pendant l'histoire, Malak n'a pas le rôle si important que l'amie d'Aaron. Elle s'appelle Viedna. Bien qu'elle soit du même âge qu'Aaron, elle a beaucoup plus d'expériences:

« J'ai vu les autres pays. Et j'ai entendu des persécutés, mais des vrais... Ils sortaient d'Allemagne, et encore le mois dernier, de Russie. Ils sortaient des camps. Ils y avaient été torturés, ils avaient souffert. Riches, ils auraient peut-être pu fuir, acheter leur liberté. Dans un autre pays ils auraient trouvé de nouvelles barrières, mais avec la fortune qu'importe si des gens nous interdisent leur maison, ou leurs amusements? » (AA, p. 96).

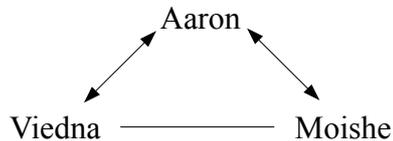
Viedna dit d'elle-même qu'elle a vieilli trop vite. Elle a voyagé avec son père pour oublier le camp de concentration où elle a perdu la mère et pour trouver un pays à vivre. Aaron est fasciné par les pays dont elle parle. La fille est la première à qui Aaron confie son ambition de devenir un personnage important et il est surpris qu'elle le comprenne et qu'elle l'encourage à être riche. En effet c'est elle qui pousse la transformation d'Aaron en avant et probablement elle est la raison principale de cette transformation. C'est par les mots paraphrasés de Viedna qu'Aaron se révolte contre son grand-père:

« "Pauvre et opprimé, c'est un bien dur destin. Riche et opprimé... Tu vois, la richesse achète les compensations..." Il se redressa, parut très grand contre la porte, très fier. "Je serai riche," dit-il. » (AA, p. 103).

Nous pouvons résumer les relations entre personnages à l'aide d'un schéma.



La relation entre Aaron et Moishe est familiale. Moishe s'occupe d'Aaron quand il est enfant et il lui enseigne les règles du judaïsme orthodoxe. En ce qui concerne Aaron et Viedna, leur relation est non seulement érotique. Elle lui montre aussi le monde du judaïsme réformé qui est plus confortable et agréable et qui s'adapte mieux au mode de vie moderne. Les rapports entre Moishe et Malak sont purement amicaux et les deux hommes soutiennent l'un l'autre dans leur orthodoxie. Pourtant Malak n'influence pas l'histoire. Ainsi, nous pouvons transformer le schéma ainsi.



Nous avons lié Viedna et Moishe parce que les deux se sont rencontrés et nous n'avons pas mis la flèche puisqu'ils n'influencent pas l'un l'autre. Pourtant cet événement signifie un revirement de l'intrigue. La rencontre entre Moishe et Viedna est pleine d'hostilité parce que les deux personnages sont effectivement les adversaires entre lesquels se trouve Aaron. Après la rencontre, Aaron rentre à la maison avec Moishe. « *Ce furent des heures difficiles pour Aaron, difficiles aussi pour Moishe. L'un comme l'autre eût voulu trouver des mots, expliquer; démolir cette muraille de silence qui s'était érigée entre eux.* » (AA, p. 89). Dans le texte cité, Aaron n'est pas encore persuadé de devenir un Juif réformé pourtant il est évident que la situation a changé. La « *muraille de silence* » ne disparaîtra plus. Au contraire elle grandira et deviendra la barrière infranchissable entre la vie d'Aaron et celle de Moishe. La séparation des deux se trouve exprimée au niveau stylistique du texte cité ci-dessus là où le narrateur dit que les heures ont été difficiles pour Aaron et **aussi** pour Moishe et il continue par « *l'un comme l'autre* ». Il serait possible de dire **les deux** au lieu de « *l'un comme l'autre* » et les heures pourraient être difficiles pour Aaron **et** Moishe. La formulation du narrateur implique que la relation entre le grand-père et son petit-fils est décomposée et que les deux sont devenus des étrangers l'un pour l'autre.

5.1.2. Les autres

L'histoire du roman *Aaron* est située au ghetto juif de Montréal autour duquel se trouve le monde des autres. Quand il est petit, Aaron vit uniquement dans le ghetto comme si l'autre monde n'existait pas. Son premier contact avec le monde hors ghetto se passe après l'arrivée de la famille Lemieux dont la fille Marie chicane le garçon puisqu'il est Juif. Aaron qui est battu par Marie et ses copains, rencontre pour la première fois le racisme. Plus tard, un ami dit à Aaron: « *N'oublie pas ceci, Aaron, tu ne vis pas dans un pays juif, ni dans une ville juive.* » (AA, p. 61). Pour la troisième fois, c'est Viedna qui parle avec Aaron du racisme et de la religion orthodoxe. La fille raconte ses voyages avec son père lesquels ont pour but de fuir le passé et leur faire oublier qu'ils sont Juifs. Aaron est au début scandalisé par les avis de Viedna pourtant il ne trouve aucune raison pour prouver à Viedna que le Canada est le meilleur pays pour les Juifs. Il argumente par son professeur de l'école qui a affirmé que n'importe qui pouvait réussir et être riche. Viedna lui répond qu'en effet ce sont « *eux* » qui peuvent réussir et non un Juif, la voie vers la richesse commence par cesser d'être Juif. En discutant avec la fille Aaron commence à s'intéresser au fur et à mesure au monde des autres qui permet d'avoir des ambitions et devenir riche.

Sous l'influence de Viedna et de ses ambitions, Aaron refuse l'orthodoxie de son grand-père mais il ne veut pas nier sa religion non plus. Il cherche sans succès à réconcilier le judaïsme avec la vie moderne et il trouve que les deux mondes sont inconciliables. Son collègue du travail lui conseille de changer de nom (Viedna en a parlé beaucoup plus tôt) et de cacher son origine juive tandis que Moishe lui reproche de ne plus être un bon Juif. Aaron se trouve dans une impasse et il constate qu'il n'est pas possible d'appartenir aux deux mondes. La situation est résolue par Moishe qui chasse Aaron de la maison: « *"Il n'y a plus de place pour nous deux dans la maison. Il n'y a qu'une religion, la religion du judaïsme orthodoxe. Les autres..." Il cracha devant lui, un geste d'indescriptible mépris, pénétré de toutes les furies, de toutes les imprécations.* » (AA, p. 152). Alors Aaron quitte la maison et effectivement il « *quitte* » le roman en même temps. Le narrateur ne montre que le monde juif et, du moment qu'Aaron a abandonné ce monde, il n'est pas possible qu'il apparaisse encore dans l'histoire. Moishe meurt donc à la maison en présence

de Malak, le seul ami qui lui est resté.

Le passage d'Aaron et de Viedna au monde des autres est symbolisé par le changement des noms. Il faut constater que les noms jouent un rôle important dans l'identité des personnages. Le nom d'Aaron est expliqué dans le texte comme « *porteur des verges et perpétuateur* ». Pourtant le lecteur n'apprend le nom entier d'Aaron qu'à la page 66, donc presque à la moitié du livre, parce que c'est le moment où le garçon devient homme et se rend compte de son identité. Il est donc nécessaire de changer le nom (ce qui signifie rejeter son identité précédente) pour pouvoir entrer dans le monde des autres. Quand Moishe décide de chasser Aaron de la maison, il dit à Malak qu'il ne connaît plus le nom de son petit-fils. Il ne parle pas de la trahison de l'enfant. Aux yeux de Moishe, Aaron a simplement perdu son identité avec son nom. Pendant une querelle Moishe crie à Aaron « [s]i tu ne tiens pas à passer pour un Juif absolument, change de nom, dis-toi Anglais ou Canadien français, les promotions viendront par surcroît... » (AA, p. 153) et après il chasse Aaron de la maison en lui disant « [v]a-t'en, je ne te connais plus, je ne sais plus ton nom... Va-t'en! » (AA, p. 154). Au dernier chapitre, le vieillard abandonné cherche à retrouver Aaron mais l'employé de l'entreprise où Aaron a travaillé, lui dit qu'Aaron est parti et qu'il a vraiment changé de nom que cet employé ne connaît pas. Ni Moishe ni le lecteur n'apprennent le nouveau nom d'Aaron et celui-ci reste donc un étranger inconnu.

En ce qui concerne Viedna, nous ne connaissons que son prénom ce qui fait l'impression d'un certain mystère qui entoure la fille. Quand Aaron la rencontre après un certain temps, elle est devenue Cécile, elle est maintenant Française et elle a un nouvel ami. Viedna, ou plutôt Cécile, qui est le membre de l'autre société, ne peut plus fréquenter Aaron à cause de l'impénétrabilité des deux mondes. Comme Moishe plus tard, Aaron constate que la Viedna qu'il a aimée, est morte.

5.1.3. La révolte

Regardons la composition du roman. L'évolution d'Aaron se passe en trois étapes. La première phase correspond à l'enfance du garçon. Il accepte l'orthodoxie de son grand-père presque sans protester. Pourtant les traces de la révolte apparaissent déjà. L'enfant

habitué à parler français ou anglais avec ses amis reproche à Moishe de parler yiddish. « *Why do you speak Yiddish to me? Isn't English good enough? Why don't you speak white, like everybody else around here?* » (AA, p. 28). La réaction de Moishe est violente: il bat l'enfant, il le renferme à la maison pour le reste de la journée et il lui ordonne de conserver la fierté d'être Juif. Après cet événement, Aaron est un Juif orthodoxe encore plus appliqué pour un certain temps.

Des changements importants se produisent à la moitié du livre. Nous avons déjà mentionné que nous y apprenons le nom d'Aaron et que c'est la fin de son enfance. En plus, Viedna entre dans la vie d'Aaron. Elle lui offre l'alternative au mode de vie qu'il a vécu jusqu'ici. C'est la deuxième étape du développement d'Aaron. La lutte interne est typique pour le garçon qui est très souvent pensif, dans cette partie du roman. En discutant avec Viedna, il compare le judaïsme orthodoxe et réformé et il décide de devenir réformé. Quand la décision est définitivement prise, Aaron annonce à Moishe qu'il ne suivra pas le métier traditionnel de la famille. Dans la querelle qui suit, les positions changent. La position d'Aaron est devenue plus forte et « *Moishe sentit que la partie était irrémédiablement perdue.* » (AA, p. 118).

La querelle ouvre la dernière étape. Aaron va chaque jour au travail et construit sa carrière. Bien qu'il apporte assez d'argent, Moishe continue obstinément son travail et « boude ». Son comportement ressemble à celui d'un enfant – il refuse de regarder la télévision achetée par Aaron, il ne veut pas aller acheter de nouveaux vêtements, il ne parle même pas avec Aaron. L'état de guerre entre les deux hommes se dirige vers la dernière crise. En arrivant à la maison plus tôt que d'habitude, Aaron trouve Moishe implorant Adoshem pour le fils prodigue. Aaron fâché demande au grand-père s'il a commis un péché et lequel. En réponse, Moishe le chasse de la maison. Cet acte détermine le passage définitif d'Aaron de l'autre bord. Il n'y a pas la possibilité du retour et Moishe, qui a perdu, finit ses jours.

Ce n'est pas seulement Aaron qui se révolte dans le roman. Moishe et son ami Malak sont les seuls orthodoxes qui tiennent à leur orthodoxie. La révolte de ses proches accompagne toute la vie de Moishe. Premièrement, c'est sa femme Sarah qui maudit dieu

en mourant. Moïse qui ne s'est jamais aperçu que sa femme était malheureuse, est très surpris. Il est tellement absorbé par sa foi qu'il ne s'intéresse pas aux autres membres de la famille. « *Jamais encore Moïse n'avait soupçonné autant de révolte chez sa femme. Il put la constater là, debout près du lit d'hôpital. Il la vit dans toute sa force nue: une révolte hideuse, hargneuse, une haine de tout et de tous.* » (AA, p. 23). Deuxièmement, le fils de Moïse et de Sarah ne peut pas trouver du travail. Il se heurte toujours au racisme et finalement il perd la patience et accepte le travail d'un ouvrier. Les conflits avec le père scandalisé forcent David à abandonner ce travail et revenir au métier traditionnel de la famille. La dernière révolte de David – une querelle dans la rue – lui a coûté la vie. Aaron est donc le dernier membre de la famille de Moïse. La révolte de celui-ci rend le vieil homme si désespéré que lui aussi dit à Malak en mourant qu'« *Adonai ne nous entend plus...* » (AA, p. 158). Les deux personnages du roman qui sont vraiment restés fidèles sont donc la jeune femme de David, Rebecca, qui est morte pendant l'accouchement d'Aaron, et Malak.

5.1.4. Les mondes différents

L'histoire se déroule à Montréal, pourtant la ville est différente aux yeux des différents personnages. La scène initiale du roman divise l'espace en deux parties. Un appartement tranquille protège les deux personnages contre la ville animée et bruyante. Le petit Aaron ne peut pas dormir à cause des bruits qui arrivent du dehors. Moïse qui se tient près de la fenêtre entre Aaron et la ville, a défendu à Aaron de jouer avec les autres (AA, p. 7 à 12). Effectivement, cette scène anticipe toute l'intrigue: plus tard c'est de nouveau Moïse qui se trouve entre Aaron et l'autre monde, de nouveau la vie de la ville trouble métaphoriquement le repos d'Aaron qui voudrait jouir de la vie comme ceux qui ne sont pas orthodoxes, de nouveau il est obligé de « rester à la maison » (AA, p. 91). Dans la scène suivante, encore un autre monde entre – celui de la Torah récitée par Moïse. Le chaleur du désert biblique est mélangé avec le chaleur de Montréal en été dans lequel l'enfant s'endort et Moïse anticipe de nouveau l'histoire en chantant sur la montagne Sinäï au bas de laquelle Dieu apprend à Moïse les dix commandements (AA, p. 7 à 12). Plus tard au bas d'une autre montagne, Mont-Royal, Viedna apprend à Aaron comment devenir puissant (AA, p. 85 à 88).

Aaron et Moishe vivent dans un « *cul-de-sac* ». Au fur et à mesure, la foi orthodoxe et la vie avec Moishe deviennent une certaine impasse pour Aaron et il doit partir pour pouvoir vivre librement (en quittant Moishe, Aaron quitte aussi la ruelle). La maison d'Aaron est située dans le ghetto juif qui assure la protection des Juifs contre les autres et Moishe ne quitte presque jamais le ghetto. Ainsi l'évolution d'Aaron se passe en dehors du ghetto. Nous avons déjà suggéré que la montagne au centre de la ville est importante pour le jeune Juif. C'est pour la première fois qu'Aaron quitte la protection du ghetto lorsqu'il se rend au pied de la montagne. Il y rencontre Viedna qui lui montre la façon différente de vivre. La montagne est le symbole de ses buts élevés, de l'essor de sa carrière après le départ du ghetto.

Nous avons déjà mentionné qu'au début de roman, Moishe récitait la Torah. C'est le monde biblique que Moishe connaît le mieux. Il est capable de réciter les passages entiers de la Bible mais il ignore ce qui se passe autour de lui. Il est tellement absorbé par le vieux monde qu'il ne voit pas les problèmes de ses proches. Avec les vieux vêtements, son orthodoxie et son yiddish, il appartient à un monde d'autrefois plutôt qu'au monde actuel et il reste ainsi isolé. Au moment où Viedna le rencontre pour la première fois, elle est effrayée et elle le prend pour un vieux fou:

« Moishe, si maigre, long dans sa redingote d'alpaga noir, les cheveux d'un gris sale bouclés devant les oreilles, le chapeau droit sur la tête, la barbe lui descendant sur la poitrine. Et dans les pieds les bottines lacées à haute tige. Image des autres âges, détonnant sur le monde moderne. Aaron avait parlé de l'ancêtre, mais il ne l'avait pas décrit. » (AA, p. 89).

Moishe cherche à implanter Aaron dans ce monde d'autrefois, mais le jeune homme est trop ambitieux pour y vivre avec le vieillard. Bien qu'il apprenne le yiddish, il préfère parler anglais ou français, langues des autres. Cette polyglottie d'Aaron est la marque de son appartenance à plusieurs mondes. Le narrateur raconte l'histoire des positions d'Aaron et de Moishe. Le conflit se déroule donc entre le monde des Juifs réformés et des Juifs orthodoxes et non entre le monde des Juifs et des non Juifs. L'effet de cette stratégie est non seulement l'image d'un Montréal complètement différent de celui que le lecteur non juif peut connaître, mais aussi l'adoption automatique des valeurs des Juifs par le lecteur qui peut donc voir son propre monde par les yeux d'une autre religion.

5.2. Ashini. La solitude

5.2.1. La langue

Ce qui rend le roman de Thériault de 1960 extraordinaire, c'est la langue de l'oeuvre. Le personnage principal n'est pas en effet Ashini, mais le français poétique qui est utilisé pour raconter une histoire simple. L'auteur a probablement profité de ses expériences avec les langues autochtones. Ashini définit le montagnais comme: « *Une langue rythmique, ardente, susurrante comme le vent dans les feuillages.* » (AS, p. 42). Il ne faut pas oublier que la langue du roman est le français et non le montagnais. Pourtant le narrateur cherche à rapprocher les deux langues. La langue évoque la lenteur et la solitude. Le texte est composé surtout des noms, les phrases sont parfois de simples énumérations sans verbes. S'il y a des verbes, ils sont à l'imparfait ce qui produit l'impression que le texte « coule » tranquillement. La solitude d'Ashini est soutenue par le petit nombre des dialogues. La plupart du texte est construite par les réflexions de l'Indien.

De l'autre côté, nous pouvons trouver maintes apostrophes dans le texte:

« Je pourrais longtemps encore t'enseigner ainsi des mots et te démontrer que si tu dois, dans ta langue, dire d'un coeur à qui il appartient, coeur de boeuf, coeur de renard, coeur d'homme, coeur de hibou, j'ai dans ma langue un mot pour chacun de ces coeurs et souvent deux mots qui sauront dire la chose réelle et l'irréalité de la chose chacun à leur manière. » (AS, p. 43).

Quelle est la fonction des apostrophes dans le texte d'*Ashini*? Nous constatons que les apostrophes ne se trouvent ni dans *Aaron*, ni dans *Agaguk*, nous les voyons au contraire dans la nouvelle *N'Tsuk* qui ressemble à *Ashini* non seulement par son style littéraire, mais aussi par le sujet. Il se pose donc la question pourquoi les apostrophes sont typiques pour les oeuvres sur les Indiens d'Yves Thériault. Ce qui est typique pour la culture indienne c'est son oralité. Depuis la deuxième moitié du 20^e siècle seulement, les Autochtones ont commencé à fixer par l'écriture tout ce qu'ils transmettaient oralement auparavant. En imitant le montagnais, l'auteur a donc utilisé les éléments typiques pour la production orale, qui doivent assurer le contact avec l'auditoire – les apostrophes. Les phrases qui s'adressent au public, évoquent le milieu culturel indien auquel les gens se réunissent pour écouter un homme vieux ou expérimenté qui leur transmet ainsi sa sagesse.

Qui est celui à qui Ashini raconte son histoire? La réponse n'est pas si facile comme dans *N'Tsuk* où la narratrice éponyme dit: «*Vois-tu comme nous sommes loin l'une de l'autre, femme blanche? Comment nos mondes sont aux antipodes? Rien de ce que je sais ne t'importe, et tout ce que tu dois apprendre, je n'en saurais que faire.*»¹⁴. Il s'agit du même modèle que dans *Ashini*. Dans *N'Tsuk*, c'est une vieille femme indienne qui transmet son message à une autre femme blanche probablement plus jeune. Ashini est moins concret et nous pouvons seulement supposer (et Ashini le suppose aussi) que son auditeur est un Blanc. Dans le texte d'*Ashini* que nous avons cité à la page précédente, l'Indien explique la différence entre sa propre langue et la langue de quelqu'un qu'il appelle «*toi*». En soutenant l'altérité de deux langues, Ashini souligne la différence entre lui et son auditeur. Il explique aussi à l'autre les faits qu'il n'aurait pas besoin d'expliquer à un Indien: «*Il resta impénétrable car il est malséant de s'étonner. Les bonnes moeurs de notre race imposent cette immobilité, cette impassibilité.*» (AS, p. 22). Comme Ashini ne connaît pas celui à qui il parle («*Tu es probablement un Blanc qui se croit savant et n'a jamais appris la seule science qui compte, celle de vivre.*» AS, p. 22), il est donc possible que l'autre est directement le lecteur. Dans ce cas-là, le rôle des apostrophes serait de lier le contact avec le lecteur et non seulement d'imiter l'oralité de la culture des Indiens.

La langue est très importante pour Ashini qui fait maintes comparaisons entre «*la langue montagnaise ample*» et «*la pauvre langue des Blancs*» parce que selon lui, la langue influence la perception du monde. Ashini l'explique ainsi: «*[...] je possédais en moi toute la richesse de cette langue, apprise sans maître pourtant, parce qu'elle s'accorde aux plus simples choses.*» (AS, p. 42). Pourtant, la relation entre la langue et ceux qui l'utilisent est bilatérale. La nature des gens parlant une certaine langue influence sa forme. La langue des Montagnais pacifiques est donc «*douce*» et «*joyeuse*» tandis que les Blancs «*usurpateurs*» et «*intolérants*» parlent la langue «*enlaidie et corrompue*» (AS, p. 33). À l'aide de la façon de s'exprimer, Ashini définit l'Autre. «*En ma langue, si étonnant que cela puisse paraître, il n'est pas de mot pour crier aux intrus: "Va-t'en, maudit sauvage!"*» (AS, p. 33). Sans critiquer ouvertement la culture des Blancs, le narrateur parvient à mettre les sympathies du lecteur du côté d'un peuple paisible pour lequel tous les êtres humains sont des frères et qui ne connaît pas l'intolérance ou

14 Thériault, Yves, *N'Tsuk*, Montréal, Typo, 1998, p. 61.

le racisme. Cette manière de manipuler le lecteur à l'aide de la langue est typique pour le roman *Ashini*.

Le Montagnais attribue à la langue et à la culture aussi un rôle identitaire. Il se plaint des écoles pour les enfants indiens où ces enfants n'apprennent rien de la culture indienne. Il mentionne aussi une école qui a défendu à ses élèves de parler le mohican, leur langue maternelle. Ashini pose la question: « *Sans sa langue, dis-moi, que devient un peuple?* » (AS, p. 50). Il souligne qu'il ne faut pas détruire la civilisation indienne, qu'il faut au contraire prendre l'autre culture pour une source d'inspiration qui puisse enrichir la culture des Blancs. Cet humanisme situe Ashini du côté des « bons sauvages » traditionnels. Par les mots d'Ashini, Yves Thériault exprime en 1960 l'idée qui préoccupera le Canada pendant toute la deuxième moitié du 20^e siècle:

« J'avais invité un chef à me rencontrer et il n'avait pas eu la courtoisie des chefs. C'est ainsi que la guerre ne périra jamais sur la terre, tant que les hommes-élus n'apprendront pas toutes les étiquettes et ne respecteront pas les coutumes de leurs frères à peau différente. Je n'ai rien vu d'écrit dans le ciel qui me fasse, moi le Peau-Rouge, inférieur au Premier Ministre blanc qui règne à Ottawa. Il a froid quand l'ai froid, cet homme, faim quand j'ai faim. Il est tiraillé par les mêmes douleurs, et toute balle m'entrant dans la peau crèverait sa peau autant que la mienne. » (AS, p. 73).

5.2.2. La réserve

Le conflit entre Ashini et les Blancs touche la réserve. Après la mort de sa femme, Ashini reste tout seul et il a beaucoup de temps pour penser. Il réfléchit sur d'autres Montagnais qui ont perdu leurs familles et qui sont donc allés vivre à la réserve et la « *Grande Pensée* » lui vient. Ashini décide de devenir le messie des Montagnais, de reconstruire la nation et rendre la fierté aux Indiens. Le premier pas vers la liberté est la visite d'Ashini à la réserve. Il y trouve ses vieux amis pourtant il ne peut pas les reconnaître. Les Indiens à Betsiamits ne sont plus tels qu'Ashini les a connus. Lorsque Ashini regarde la réserve pendant la nuit, elle ressemble à un cimetière. Il entre, il apporte son message et personne ne s'éveille comme si tout le monde était mort là-bas. La réserve est parfaitement calme et Ashini constate qu'il pourrait tuer tous les gens du village sans que personne s'en aperçoive. Les Indiens de la réserve sont donc vraiment morts pour Ashini parce qu'ils se sont adaptés aux Blancs et qu'ils ont perdu leur identité.

Ashini méprise la réserve. De ce point de vue, le paragraphe suivant est intéressant: « *Voyez celui-là? Il est sensé, il est intelligent. Il ne reste pas à vivre misérablement dans les bois. Il vient ici où les Blancs seront bons pour lui. Allez, petits, apprenez le français, oubliez votre langue, méprisez la forêt, on vous offre, c'est inouï, de faire de vous des Blancs! N'est-ce pas le comble de l'entendement et de la générosité?* » (AS, p. 25). Il faut souligner que le texte cité ci-dessus est mis entre guillemets. À qui donc appartient ce discours? Nous ne supposons pas qu'il s'agit d'Ashini à cause des guillemets. En plus si c'était Ashini qui prononcerait ces paroles, le paragraphe devrait être ironique. Comme Ashini n'utilise pas l'ironie, nous excluons cette éventualité. La deuxième possibilité est que c'est un Blanc qui attire ainsi les Indiens à la réserve, mais dans ce cas-là, la formulation « *les Blancs seront bons* » serait substituée à « *nous serons bons* ». Si l'interlocuteur de cette parole était un Indien vivant à la réserve, la fin de la citation devrait être de nouveau ironique à la différence du début ce qui est illogique. Le dernier qui puisse donc exprimer cette avis est le narrateur. Comme le discours n'est pas écrit du point de vue des Blancs, il est probablement ironique, et comme aucun personnage du roman ne s'exprime en utilisant l'ironie, nous supposons qu'il s'agit de la réplique de l'auteur qui ajoute ainsi son commentaire, exprime son avis sur les réserves indiennes.

La vie à la réserve signifie pour Ashini l'abolition du monde montagnais traditionnel. Or, ce n'est qu'en conservant les traditions que les Indiens peuvent garder leur identité. L'importance des traditions se reflète dans le récit d'Ashini. Regardons les premières phrases du récit:

« Quand elle fut morte, j'ai lié sa jupe aux chevilles. J'ai attaché ses mains qu'elles ne ballent point. Puis du tronc des bouleaux proches j'ai déroulé de longues lanières d'écorce dans lesquelles j'ai enseveli le corps flasque et encore tiède. Avec mes mains et mon couteau j'ai creusé au pied d'un grand pin la couche d'aiguilles et la terre meuble. Une fosse en ouest que la femme sache voyager tout droit vers le pays des Bonnes Chasses. Sur le tronc du grand pin j'ai gravé le signe du repos. » (AS, p. 15).

Nous voyons que le narrateur entre in medias res de l'histoire. Après, il parle rétrospectivement de la vie précédente d'Ashini et explique la situation qui a abouti à la « *Grande Pensée* ». Cette image introductive caractérise le personnage principal: il s'agit d'un Indien qui vient de perdre sa femme, qui est maintenant seul et qui est fidèle à la vie traditionnelle. Il est évident que les traditions sont importantes pour lui puisqu'il

parle de l'enterrement de sa femme d'une façon détaillée, en expliquant le sens du rite. Le lecteur apprend tout cela sans aucun mot sur Ashini. En même temps, le début cité présente au lecteur le monde inconnu, différent du sien – le monde de l'autre.

5.2.3. Les autres

De même que dans *Aaron*, Yves Thériault montre deux mondes opposés – celui des Montagnais et des Blancs. Entre les deux mondes se trouve un autre groupe qui n'appartient ni aux uns ni aux autres – le monde des Montagnais qui vivent à la réserve et qui ont partiellement adopté le mode de vie des Blancs. Dans les deux romans, le lecteur peut voir le monde de la minorité et de ce groupe qui se trouve à mi-chemin, non le monde de la majorité. Ce qui distingue les deux oeuvres, c'est le personnage de Lévesque qui permet de voir la situation de l'autre côté et théoriquement, de défendre ou expliquer le point de vue des Blancs. Nous allons montrer s'il a profité de cette possibilité ou non.

L'histoire est racontée simplement par Ashini. Le lecteur le voit pour la première fois au moment où il enterre sa femme. Après, nous apprenons la vie de l'Indien, remplie d'événements tragiques. La façon dure de vivre assure à l'Indien les sympathies du lecteur, approfondies encore par sa sagesse et l'amour de la paix. Il s'agit de l'image du bon sauvage par excellence. Bien qu'il suggère les idées sur la paix entre toutes les races et tous les gens, il est évident qu'il est peu sensible aux opinions des Autres. Il est persuadé que sa « *Grande Pensée* » est juste, il est décidé de la réaliser et il est sûr que tous les Indiens partagent le même enthousiasme. Lorsque Lévesque lui dit que probablement les Montagnais de la réserve ne veulent pas la liberté réclamée par Ashini, l'Indien passe cette remarque inaperçue car il ne comprend pas qu'un Montagnais puisse préférer la vie à la réserve.

Ashini a basé sa lutte pour la liberté sur une idée erronée ce qui a causé le malentendu fatal. Il n'a pas considéré les différences entre la culture indienne et blanche. D'après son raisonnement, le chef indien lequel a perdu la face, n'est plus autorisé à être un chef. S'il menace donc le « *Grand Chef Blanc* » de perdre la face, celui-ci devra agir. Cette hypothèse prouve la grande ignorance et incompréhension d'Ashini et elle est

la raison de la défaite de sa « *Grande Pensée* ». Sans connaissance du milieu culturel des Blancs, il n'est pas capable de gagner sa guerre contre l'assimilation des Indiens aux Blancs. En plus, Ashini peut être accusé aussi du racisme. Lorsque Lévesque constate que les Montagnais sont « *autres* » que les Cris, Ashini l'interprète sans hésiter que les Montagnais sont supérieurs aux Cris tandis que pour Lévesque « *autre* » ne signifie qu'autre: « *Croyait-il m'apprendre la supériorité de ma race?* » (AS, p. 52). Ce malentendu inculpe Ashini du racisme et probablement aussi d'intolérance tellement critiquée chez les Blancs.

L'autre est le Blanc dans le roman *Ashini*. Nous avons déjà vu qu'il est « *usurpateur* » et « *intolérant* ». Ashini caractérise ses contacts avec les Blancs ainsi: « [...] *je n'avais à traiter avec les Blancs qu'aux moments des échanges. Des mauvais moments dont je sortais toujours humilié, déçu, frustré.* » (AS, p. 32). Pourtant, le Blanc Lévesque contraste avec cette image. « *C'était un homme mince, jeune encore, nerveux, qui scrutait l'âme on eût dit, qui savait lire bien creux au fond des êtres. Chez les Blancs, c'est une chose rare. Peu d'entre eux savent regarder l'homme en face.* » (AS, p. 57). Ashini est déconcerté par l'homme qui ne ressemble pas à l'image des Blancs dans la tête d'Ashini. Pour l'Indien, les Blancs sont la source du malheur non seulement personnel (sa fille est partie dans la ville pour servir les Blancs, son fils est tué par un Blanc ivre pendant une chasse) mais aussi de toute la société indienne. Ashini accuse les Blancs de briser la culture indienne et de priver les Indiens de leur identité en leur imposant le mode de vie des Blancs. Lévesque représente pour Ashini donc un mystère car il ne ressemble point à l'image d'un Blanc. D'une certaine façon, l'incompréhension d'Ashini prouve que la faute est bilatérale et que ce ne sont pas seulement les Blancs qui ne s'intéressent pas à l'autre culture.

En ce qui concerne le seul personnage Blanc du roman, nous ne connaissons Lévesque que par l'intermédiaire d'Ashini dont le regard est chargé de préjugés. Le chef de la réserve n'a que trop peu des possibilités de s'exprimer. Pourtant les répliques qu'il échange avec Ashini prouvent qu'il ne s'agit pas d'un homme antipathique. Même Ashini avoue des sympathies envers lui: « *Il avait dit "mes Indiens" et la tendresse de sa voix ne put m'échapper. Je lui sus gré d'avoir au coeur autre chose que du mépris ou*

de la haine. » (AS, p. 57). Plusieurs remarques prouvent qu'il cherche à connaître la culture des Montagnais et probablement, les efforts des deux hommes se ressemblent. Pourtant, l'abîme entre les deux races ne permet pas à Ashini de collaborer avec le Blanc. Dans *Aaron*, le lecteur peut « voir » dans les têtes des deux personnages principaux. Au contraire *Ashini* ne montre que les idées de l'Indien tandis que l'autre (le Blanc) n'est pas autorisé à expliquer ses avis, son comportement. Lévesque est donc un étranger d'une certaine façon et le lecteur ne peut pas s'identifier avec lui. En effet, malgré les bonnes intentions probables de Lévesque, il reste l'Autre en tant que la menace, l'ennemi.

Le monde fictionnel d'*Aaron* a été composé de trois groupes de personnages. La même structure se trouve dans *Ashini*. Les deux adversaires – les Blancs et les Indiens – ne sont pas les seuls. Entre les deux côtés se trouvent les habitants de la réserve. Ashini méprise ces « lâches » qui préfèrent la réserve. Tiernish et Pikal sont deux représentants des Indiens adaptés à la réserve. Ashini explique leur trahison par le manque de capacités indiennes: « *Pikal, ce drôle d'homme trop court, malingre, qui n'avait jamais su vraiment retrouver son chemin dans la forêt, comme s'il lui eût versé aux veines quelque sang inférieur de Blanc ignorant...* » (AS, p. 25). Tandis que Pikal habite la réserve à cause de son incompetence, Tiernish a choisi cette vie par paresse. Ashini résume les deux raisons pour lesquelles les Indiens abandonnent leur liberté et Tiernish et Pikal sont des exemples typiques des deux groupes d'habitants de la réserve. Les Montagnais de Betsiamits semblent désespérés, résignés, ils ont les épaules courbées selon Ashini. Il est dommage que le narrateur ne permette pas de voir le point de vue des Indiens qui habitent la réserve.

En ce qui concerne la composition du roman, l'auteur l'a adaptée au monde cyclique des Autochtones. Au début de roman, Ashini enterre sa femme. La morte du dernier membre de sa famille rend Ashini libre, finit toute une étape de sa vie et lui permet de commencer la vie nouvelle. À la fin, c'est Ashini qui est mort pour que les nouveaux vrais Indiens puissent naître. Il meurt le matin, au temps où le nouveau jour est né. La philosophie autochtone de la répétition cyclique du monde est expliquée par Ashini qui parle de sa mort: « *Et léguer mon corps de viande fraîche aux bêtes à fourrure qui en tireraient ainsi un sursis et qu'un homme plus jeune, mon successeur dans la solitude,*

piégerait au moment voulu, afin de gagner lui aussi un sursis. » (AS, p. 23). Pourtant le revirement de l'intrigue au milieu du livre est typique pour Yves Thériault et *Ashini* n'est pas l'exception. Juste à la moitié de l'histoire, le lecteur apprend ce que la « *Grande Pensée* » signifie parce qu'Ashini invite le Grand Chef Blanc au rendez-vous.

Avant le grand final du roman, Ashini résume toute l'histoire à l'aide de la fable de deux loups – Kaya et Kimla. La lutte pour le pouvoir entre le jeune et le vieux loup est l'analogie allégorique de la lutte pour le pouvoir entre les Blancs et les Indiens. Comme dans la fable d'Ashini, c'est le jeune loup Kimla qui est le vainqueur, il est probable qu'Ashini ne croit plus à la victoire des Indiens pourtant il veut montrer qu'il faut lutter : « *Kaya, peu méfiant, laissa Kimla entrer dans les territoires de la meute.* » (AS, p. 90). Dans le mythe sur le chef de la tribu, le caractère cyclique de la nature revient. Le vieux chef doit mourir pour faire la place à un nouveau chef jeune, plein de force. C'est la loi de la nature qui est supérieure à toutes les autres lois et Ashini se rend compte que recommencer à respecter les lois de la nature est probablement la seule façon possible de défendre son identité:

« J'aurais voulu courir à l'aveuglette, frapper à grands coups sur les arbres, piétiner les plantes, hurler comme une bête enragée, me vider de la colère immense qui me rendait fou. Et en ces gestes futiles, inutiles, sans suite et sans raison, exhaler ainsi le ressentiment qui grimpait en moi venu de cent générations en arrière. Et au contraire de Kaya, secouer ma vieillesse, mon usure, ressusciter la force vive de mes tribus et les lancer à l'assaut de tous les Kimla. Je l'aurais voulu, mais pour l'accomplir, n'avais-je pas appris depuis longtemps qu'il me fallait immobiliser les coups, taire la voix, apaiser les tribus, emprunter le visage impénétrable de mes ancêtres et n'offrir aux Blancs qu'un combat de ruse et d'astuce... Quel étrange sentier foulaient mes pas? » (AS, p. 91).

La mythologie indienne se rencontre avec le monde biblique dans le messianisme d'Ashini. La « *Grande Pensée* » vient à lui par l'intermédiaire d'un rêve¹⁵ dans lequel l'Indien voit « *le plus grand des Montagnais des légendes, sans nom mais qui avait le sang des héros que nos chants honorent.* » (AS, p. 47). Le messie Ashini décide de racheter la liberté des Montagnais par sa mort. La façon de mourir rappelle la mort de Jésus: « *J'ai accroché, au sommet du poteau de bois blanc, la bride du harnais d'aisselle que je m'étais fabriqué. Ainsi suspendu, mes pieds ne touchaient que difficilement le sol, et je ballais au vent du matin. Puis, avec mon couteau, j'ai tranché l'artère de mon poignet droit, et*

15 Le rêve a plus d'importance dans la mythologie des Autochtones que dans celle des cultures des Blancs. Cf. le texte inédit d'André Dudemaine, *Tshakapesh et le brouillard*, sur le page: <http://www.nativelynx.qc.ca/fr/litterature/dudemaine.html>

vitement ensuite celle du poignet gauche. » (AS, p. 98). Ashini meurt le matin, au moment où tout ce qui a dormi toute la nuit, renaît.

5.3. Agaguk. Le Grand Nord

Agaguk est incontestablement le roman le plus connu d'Yves Thériault. Il a été traduit dans une vingtaine des langues (entre autres en tchèque), le film a été tourné d'après le roman. Il s'agit du deuxième roman sur l'autre, après *Aaron*, dont l'intrigue se déroule cette fois-ci au Grand Nord. Yves Thériault montre le monde des Inuit qu'il a connu pendant ses voyages. À cause des conditions climatiques dures, le Nord canadien n'est pas encore colonisé par les Blancs, pourtant la « civilisation » des Blancs s'approche au fur et à mesure et les Inuit doivent défendre leur culture contre les ennemis plus forts qui possèdent une « magie » plus efficace que celle des Inuit.

Le conflit entre les Blancs et les Inuit est causé par le meurtre du trafiquant qui trompe les Inuit. Le policier blanc qui mène l'enquête est tué à son tour. Ce n'est que le troisième Blanc qui réussit à découvrir une partie de la vérité. L'échec de l'enquête des Blancs provoque la question, s'il est possible de comparer les valeurs de deux cultures différentes et constater que les valeurs d'une société sont plus importantes que celle de l'autre.

5.3.1. Les Inuit

La différence entre les romans *Aaron* et *Agaguk* est le cadre de l'histoire. Aaron et Moishe sont les étrangers qui vivent à Montréal. Nous avons parlé de la remarque d'un ami d'Aaron qui lui rappelle ne pas habiter dans un pays juif. Les deux Juifs vivent dans un ghetto entouré par la majorité non-juive. L'avantage d'*Agaguk* est de vivre entre les autres Inuit et ce sont les Blancs qui sont les étrangers et la minorité.

La plupart des personnages sont les Inuit. Inuk signifie tout simplement homme dans l'inuktitut. L'idéal des Inuit est un bon chasseur rusé, la mesure du succès d'un Inuk est d'être chanté comme grand chasseur parmi les autres Inuit. Les compétences d'un chasseur sont liées à sa physionomie: « *Nattit, le gras, le balourd, le rusé.* » (AG, p. 291). Nattit est gras et rusé il est donc évident qu'il s'agit d'un bon chasseur et un vrai Inuk tandis qu'Alignak est « *maigre par contraste avec les autres, mauvais chasseur, peu utile*

aux femmes qu'il fouaillait sans les satisfaire, inhabile qu'il était en tout. » (AG, p. 291). Nous pouvons voir la simplicité d'évaluation inuit qui tend parfois à être trop simpliste – tout semble être blanc ou noir.

Du point de vue des Blancs, l'image de l'Inuk est différent. Un Inuk est toujours plus petit qu'un Blanc, non seulement en ce qui concerne la taille mais aussi symboliquement. Les Blancs se sentent supérieurs et ils prennent les Inuit pour des sauvages primitifs. Les exemples typiques de cette attitude envers les Inuit sont le trafiquant Brown et le policier Henderson. Ils sous-estiment l'intelligence de ce peuple dont ils ignorent les coutumes. Les deux hommes croient que les Inuit ne sont que des faibles ce qui leur vaut la vie.

Au début du roman, le lecteur voit **Agaguk** aller préparer un igloo pour pouvoir vivre avec Iriook hors du village ce qui est contre la tradition inuit. Cette décision signale qu'Agaguk n'est pas un Inuk typique puisqu'un Inuk ne quitte jamais son village. Parmi les habitants d'un village esquimau existe toujours le sentiment de la solidarité tribale selon laquelle aucun Inuk n'est un individu, mais une partie de la tribu. Les membres de la tribu s'occupent des autres plus faibles. Si quelqu'un quitte le village, il n'est plus le membre de la tribu. Au début la motivation de la décision d'Agaguk est vague. Il veut vivre seul avec sa compagne loin du village, il refuse de continuer la tradition et surtout il veut posséder tout seul la fille. En effet, il s'agit d'un premier pas de la révolte typique pour les personnages d'Yves Thériault.

Le départ du village est donc la première étape de l'évolution d'Agaguk. Influencé par la tendresse de sa femme, le caractère d'Inuk change. Le meurtre de Brown a été la vengeance adéquate selon la morale inuit et Agaguk n'éprouve pas de remords. L'événement qui change complètement Agaguk est la lutte contre un loup blanc, l'acte initiatique. Agaguk doit tuer le loup qui menace son enfant mais au moment de tirer sur le loup, Agaguk manque son coup et le loup l'attaque. L'homme doit abattre l'animal à l'aide d'un couteau et prouver ainsi sa force, sa maturité dans la lutte contre la nature. Il parvient finalement à tuer l'animal mais il est grièvement blessé. Rentré, il s'évanouit et il reste longtemps malade, soigné par sa femme.

L'accident modifie toute la morale d'Agaguk. La perte d'une partie du visage symbolise la mort d'Agaguk d'avant et son initiation. Il devient ainsi un nouvel homme car avec son visage, Agaguk a perdu une partie de son identité. Il crée sa nouvelle identité pendant sa convalescence lorsqu'il passe beaucoup de temps en réfléchissant et il finit par éprouver des remords à cause de la mort du trafiquant. Quand il parle avec Iriook de son crime, il avoue qu'il n'est plus capable de tuer un homme. La naissance de son enfant et sa propre renaissance ont complètement changé sa vue sur la vie, il rejette la morale basse des Inuit et il est donc devenu meilleur (d'après les critères des Blancs). Il remplit ainsi la vieille image du bon sauvage.

La lutte contre l'animal transforme profondément la relation entre Agaguk et sa femme. Elle le soigne, elle chasse, elle s'occupe de leur enfant. Il admet qu'au début elle était une simple femelle pour lui: «*Auparavant, elle avait été la femelle précieuse, dépendant de lui, mais à laquelle il tenait autant qu'il pouvait tenir à son fusil, à ses pièges, aux balles, au poêle de métal, à la lampe pendue dans l'igloo.*» (AG, p. 307). L'accident avec le loup blanc a changé son avis sur elle. Elle lui a sauvé la vie et Agaguk cherche à redéfinir son rapport envers sa femme, elle est «*[d]evenue plus qu'une femelle, donc une femme?*» (AG, p. 307). Jusqu'ici Agaguk a aimé la fille physiquement. Dès l'accident il éprouve une admiration envers la femme. Elle lui a sauvé la vie de nouveau quand elle a trompé les policiers qui cherchaient Agaguk. Dorénavant il ne prend pas sa femme pour inférieure, elle est maintenant sa partenaire égale. Il n'ose plus la battre à cause de cette égalité. De même que dans *Aaron*, la fille joue un grand rôle dans le développement du jeune homme car les garçons fascinés par les femmes décident d'imiter la morale des femmes.

La dernière phase de l'évolution d'Agaguk arrive après la naissance de la fille. Selon la tradition, Agaguk veut tuer la fille nouvelle-née parce qu'elle sera une «*bouche inutile*». Après une dispute violente avec Iriook, il laisse la fille vivre. Sa femme lui rappelle le meurtre du trafiquant. Il a tué l'homme, donc en échange, il devrait laisser vivre un autre être humain. Sous l'influence de ce raisonnement et aussi parce qu'il aime Iriook, il ne tue pas la fille finalement. Symboliquement, cette décision difficile pour Inuk, son nouvel humanisme, est tout à coup récompensée par la naissance du garçon, jumeau de la fille.

Agoak est le descendant d'Agaguk et effectivement il est la polémique avec *Agaguk*, un certain anti-Agaguk. Il n'aime point la vie esquimaude traditionnelle et il a des ambitions d'aller étudier aux écoles des Blancs à Toronto et à Montréal. Il est bon élève, il lit beaucoup, il profite des diverses sources pour s'instruire et finalement il a du succès. Il obtient le poste de comptable à la banque. Pour satisfaire son patron, Agoak épouse sa bien aimée Judith et il vit avec elle dans une maison. Il est heureux de vivre et travailler avec les Blancs qui le respectent.

Dans le roman *Agoak: l'héritage d'Agaguk*, nous retrouvons le regroupement des personnages typique pour les romans de Thériault. Le monde des Blancs et des Inuit sont à la fois séparés et reliés par les Inuit qui ont adopté le mode de vie des Blancs. Tel est le cas d'Agoak qui est tellement ambitieux qu'il veut même quitter sa femme Judith, si elle ne le suit pas. Dès sa jeunesse il travaille dur pour accomplir ses rêves. Selon lui, son avenir se trouve à Toronto ou à Montréal, de toute façon loin des Inuit traditionnels qui ne sont de son avis que les ivrognes paresseux. Pourtant comme Aaron, ni Agoak n'est capable de rester à mi-chemin. Dans un moment exalté, l'atavisme revient et Agoak agit également comme Agaguk – il tue les Blancs qui l'ont blessé. Cet acte prouve qu'Agoak reste toujours un Inuk au fond. Il peut adopter le mode de vie des Blancs, mépriser les Inuit traditionnels mais il ne peut jamais nier son origine inuit. Agoak n'a pas jamais été un comptable, il est resté toujours un Inuk surtout. Son éducation et ses ambitions l'ont aidé à s'intégrer temporairement mais dans une situation stressante, il a agi comme un Inuk pas comme un Blanc. Pendant la fuite, « *il se demandait souvent, réfléchissant ainsi, comment il était devenu, d'amoureux attentif, mâle dominateur.* »¹⁶. La réponse est qu'il n'a jamais été un amoureux attentif. Son retour aux ancêtres est accompli symboliquement lorsqu'Agoak tue sa fille nouvelle-née. L'acte qui a autrefois couronné l'évolution d'Agaguk, clôt la vie « moderne » d'Agoak.

De tous les personnages thériausiens Agaguk est différent. Il est capable de maintenir son identité originaire d'Inuit en acceptant ce qui prend pour du bon de la culture de l'Autre. Ashini qui est persuadé de sa supériorité ne veut pas s'adapter (bien qu'il proclame l'utilité de l'influence réciproque des deux cultures), Aaron et Agoak qui ont

16 Thériault, Yves, *Agoak: l'héritage d'Agaguk*, Montréal, Stanké, 1979, p. 165.

parvenu à lier les deux cultures ne sont pas capables de maintenir le statut. Agoak, vaincu par l'atavisme, retourne à la vie inuit, Aaron, attiré par la vie agréable, nie son origine juive. Agaguk représente donc un idéal difficile à atteindre.

5.3.2. Les Blancs

Aux yeux des Inuit, les Blancs sont toujours hauts et maigres. Parfois ils ont un trait distinctif, lié avec la nature. Le trafiquant Brown a les dents de loup, Henderson est un homme aux yeux « *bleus comme le ciel de printemps* » (AG, p. 97). Les Blancs sont toujours supérieurs, plus nombreux et plus puissants grâce à leur magie imbattable. Pour les Inuit ils sont les êtres aux compétences surnaturelles. En plus le trafic avec les Blancs est devenu indispensable pour les Inuit qui se sont habitués aux fusils des Blancs, à leur thé et sucre, au tabac et à d'autres choses. C'est pourquoi ils acceptent la supériorité des Blancs.

L'arrivée des Blancs bouleverse la vie du village esquimau. Les Blancs sont des intrus. Le trafiquant Brown est méchant et ses tromperies sont punies par Agaguk¹⁷. La prochaine fois Agaguk est de nouveau trompé, cette fois-ci officiellement par l'employé de la Compagnie qui assure l'échange des pelleteries contre les produits des Blancs. Pour la première fois de sa vie, Agaguk se sent impuissant. « *Mais était-il acceptable que les Blancs eussent toujours le dernier mot? Toujours, sans que jamais l'Esquimau pût se défendre? Mais à qui se plaindre?* » (AG, p. 68). Les Blancs traitent les Inuit de petits enfants et ces derniers s'en rendent compte. Le manque de respect est la cause de la plupart des conflits.

La relation entre les Blancs et les Inuit n'est pas la même dès le début jusqu'à la fin. Le premier Blanc qui arrive au village est le trafiquant Brown. Il a de l'alcool et les Inuit ont les pelleteries en échange. Les Inuit ne s'intéressent presque point à lui. La seule exception est le moment où ils veulent acheter de l'alcool. Le sentiment originaire est donc l'indifférence. Après le conflit entre Agaguk et Brown l'indifférence change en hostilité qui

¹⁷ Ce qui est remarquable c'est que personne n'est jugé à cause de sa mort parce que Scott ne trouve jamais le coupable de ce crime. Comme il ne cherche pas intensément le meurtrier de Brown, il approuve en fait la vengeance des Inuit.

est le point de départ de la relation entre le village et Henderson.

Ce deuxième Blanc qui arrive au village a plus d'expériences avec les Inuit ce qui lui permet de survivre plus longtemps. Il arrive dans la position supérieure d'un Blanc tout-puissant qui connaît la mentalité et la culture des Inuit: « *Le policier arriva au centre du village et ne trouva personne pour l'accueillir. C'était, pour cet homme entraîné aux habitudes de l'Esquimau, le premier aveu, la marque certaine qu'ils cachaient quelque chose.* » (AG, p. 97). Comme il est rusé et patient, il est un bon adversaire pour le village. Le résultat de son séjour parmi les Inuit est la transformation de l'hostilité en peur. Selon les critères des Inuit Henderson a des capacités d'un grand chasseur. Son seul inconvénient est le milieu hostile et l'institution de la solidarité tribale des Inuit. Henderson perd le duel au moment où il prend peur. Il tourne le dos au village non seulement symboliquement mais aussi en réalité en quittant le village et il est tué dans ce moment de faiblesse. Trop tard le Blanc s'est rendu compte que les Inuit agissaient souvent comme les animaux qui une fois apeurés attaquent.

Le troisième Blanc parmi les Inuit est le policier Scott. Nous voulons souligner la dimension mythique de cet homme. Il est le troisième homme au village, ce qui est un chiffre souvent utilisé en mythologie. Il est aussi important qu'il arrive du ciel dans un « *Grand Oiseau* » tandis que les Blancs précédents sont arrivés à pieds. Sa hauteur est aussi remarquable. Il est grand non seulement aux yeux des Inuit, il est « *plus grand encore que ne l'était Henderson. Plus grand même que ses compagnons.* » (AG, p. 226). La gradation de la hauteur des Blancs permet de supposer que le plus grand est le plus puissant et les Inuit ont peur de Scott. En plus Scott sait parler bien l'inuktitut et connaît bien leurs coutumes, ce qui est la condition du succès. Seul celui qui connaît bien l'autre est capable de le dominer.

Des savants arrivent avec cet homme. Scott les présente comme de grands sorciers qui savent une magie tout-puissante, qui ont des objets magiques capables de retrouver l'invisible. Évidemment la magie traditionnelle du sorcier du village Ghorok est nulle à côté de celle des Blancs. Ramook, père d'Agaguk et chef de la tribu, est affolé par ce grand homme tout-puissant venu du ciel avec des assistants aux compétences magiques qui

aux yeux d'un sauvage peut représenter un dieu. Ramook décide sans hésiter de dénoncer Agaguk sous l'influence de l'horreur du Blanc. Après l'échec qui est la dénonciation d'Agaguk, Ramook se révolte sans succès pour la dernière fois. La solidarité tribale est enfin violée parce que les autres Inuit veulent vivre en paix avec les Blancs (où avec les dieux?) et ils proclament Ramook coupable du meurtre. La violation de la solidarité tribale est le point crucial. Les traditions assurent la sécurité et la force de la tribu. Si les Inuit ne respectent pas les traditions, ils deviennent faibles et vulnérables.

Pourtant même Scott trouve un adversaire égal entre les Inuit – Iriook. Orpheline, la femme devait utiliser son intelligence pendant sa jeunesse pour survivre sans force masculine. Plus tard, son esprit sauve la vie à Agaguk car Scott qui est habitué aux Inuit plutôt simples, n'est pas assez flexible et ne sait pas agir avec une femme si intelligente. Les personnages féminins (Viedna, Iriook, Judith) influencent les hommes et sont supérieures. Le fait est naturel chez Viedna qui a voyagé beaucoup, connu d'autres cultures et qui a donc plus d'expériences qu'Aaron. Dans le village inuit d'où viennent Agaguk et Iriook, le courage d'Iriook est révolutionnaire.

5.3.3. Les narrateurs

Tous les trois romans analysés ont chacun une perspective narrative différente. Ashini raconte tout seul son histoire. Comme Lévesque n'a pas l'occasion d'expliquer son comportement et sa culture, le lecteur s'identifie donc automatiquement avec Ashini et adopte son point de vue et ses valeurs. Le narrateur extradiégétique d'*Aaron* permet de voir le conflit à partir de deux positions différentes possibles – celle du judaïsme orthodoxe (Moïse) et judaïsme réformé (Aaron). Le lecteur a la possibilité de comparer les deux approches ce qui donne à *Aaron* l'apparence de l'objectivité. Le narrateur d'*Agaguk* est aussi extradiégétique. Il cherche à donner la parole à tous les trois groupes des personnages. Le texte est divisé en deux parties dont l'une parle de la vie tribale et de l'enquête policière, l'autre montre la vie dure mais non corrompue du couple solitaire dans la nature. La plus grande partie du texte parle d'Agaguk pourtant dans l'autre partie, le narrateur adopte les positions des Blancs et des autres Inuit ce qui évite au lecteur une image idéalisée de la réalité. Grâce à cette conception, le lecteur peut comprendre

le meurtre du point de vue des Inuit comme la vengeance simple et naturelle et non comme un crime.

5.4. Elsa. Le monde des femmes

Un monde fictionnel différent de celui d'Yves Thériault se trouve dans le livre *La rivière sans repos* de Gabrielle Roy qui est composé de quatre nouvelles dont l'histoire se déroule dans le Nord du Québec. Le sujet de notre analyse sera la nouvelle la plus vaste qui a donné le nom au livre – *La rivière sans repos*. Le personnage principal est Elsa, femme inuit qui élève toute seule son enfant mi-blanc, mi-inuit lequel la quitte enfin pour partir au Sud.

5.4.1. La tristesse des Blancs

Les Blancs de Gabrielle Roy ne ressemblent point à ceux d'Yves Thériault. Tandis que les personnages forts et décidés des policiers Scott et Henderson menacent les Inuit, les Blancs de Fort-Chimo sont ravagés par le Nord et surtout tristes. La gaieté et la tristesse sont des traits distinctifs des Inuit et Blancs.

« Elizabeth Beaulieu sombrait dans une mélancolie profonde qui paraissait inguérissable. Depuis la naissance de son troisième enfant, elle semblait être entrée par mégarde en d'étranges corridors compliqués dont elle n'arrivait pas à trouver la sortie et où personne ne pouvait la rejoindre. Elle était là, toute proche en apparence, cependant isolée de tous. Elle ne recevait plus à l'heure du thé, à quoi bon! Elle n'avait de goût à rien. Elle restait presque en tout temps pensive et triste à sa baie vitrée, incapable de s'arracher à la fascination qu'exerçait sur elle le morne horizon glacial. » (R, p. 187).

Madame Beaulieu est riche, belle et élégante. Elle a trois enfants et les femmes inuit de Fort-Chimo l'admirent. Malgré cela, elle est triste. La raison de ses dépressions est « *le morne horizon glacial* » contre lequel elle lutte en se refermant en « *corridors* » où elle est isolée. Elle se sent perdue dans ce pays immense. Pour elle il s'agit de « *l'extrémité du monde* », d'un pays « *barbare* » (R, p. 149). La solitude du Nord et l'ennui rendent Madame Beaulieu malade. En effet, elle est étrangère dans les vastes plaines hostiles du Nord et probablement, en se refermant dans ses « *corridors* », elle se souvient des espaces plus serrés des villes du Sud.

Madame Beaulieu est l'un des personnages exilés, typiques pour les oeuvres de Gabrielle Roy. Les souvenirs nostalgiques de l'ancien pays provoquent la tristesse et l'envie insurmontable de rentrer. Pourtant ce n'est pas seulement le Grand Nord qui pousse

les personnages à la maison. Deborah, femme inuit de la nouvelle *Les Satellites* est curieuse et veut voir le Sud qui l'attire. Lorsqu'elle arrive dans une ville du Sud, elle est émerveillée (elle admire les choses quotidiennes: elle est enchantée par les arbres, surprise que les Blancs aient les mêmes maladies que les Inuit) et elle se réjouit de son séjour. Après un certain temps, elle aussi éprouve la nostalgie malgré tout le confort qui l'entoure et malgré le risque de mourir à la maison sans le soin médical indispensable. Le seul remède contre la nostalgie est le retour même s'il est lié au danger. Pour cette nostalgie, Antoine P. Boisclair compare les oeuvres de Gabrielle Roy au chant élégiaque. Il souligne que « [...] *l'élégie témoigne du déracinement, d'un exil souvent réel mais parfois strictement symbolique, voir identitaire* [...] »¹⁸.

L'exil identitaire est typique pour le personnage de Jimmy, fils d'Elsa et un soldat blanc inconnu. Dès son enfance, il est admiré par toute la communauté inuit:

« La salle entière avait les yeux rivés sur cet enfant extraordinaire. [...] C'est dès ce moment que l'enfant Jimmy conquiert le coeur du petit peuple esquimau pour pouvoir ensuite en faire toujours ce qu'il voudrait. Les femmes présentes et même les hommes demandèrent alors comme une grâce à Elsa de leur laisser tenir son fils un instant, de le bercer un peu, de lui faire risette. » (R, p. 140).

L'enfant aux yeux bleus et aux cheveux blonds et bouclés est toujours au centre de l'attention et sa mère est fière de lui. Pourtant en l'admirant, toute la société inuit lui montre inconsciemment, qu'il est autre que tout le village et probablement qu'il est supérieur à eux. Jimmy passe donc son enfance au milieu de la société pour laquelle il est étranger. Il ne s'en rend pas compte pendant son enfance.

Ce n'est qu'après être entré à l'école que Jimmy commence à chercher son identité. Ses amis sont surtout les Blancs et Jimmy adopte leur mode de vie. Il joue au hockey, il fait du vélo et il ne mange que du boeuf. Il s'identifie avec la communauté des Blancs de Fort-Chimo, mais les enfants des familles Blancs quittent le village pour aller aux écoles dans des villes et Jimmy reste seul. Après avoir perdu ses amis, le garçon change: « *En même temps qu'il grandissait sans fin et trop vite, Jimmy devenait morose et taciturne. Il se terrait au fond de la hutte à lire ou à faire semblant pendant des heures.* » (R, p. 273).

18 Boisclair, Antoine P., *La voix de l'exil. Lyrisme et élégie dans l'oeuvre de Gabrielle Roy*, in: Chartier, Daniel, Pepin, Véronique, et Ringuet, Chantal [éds.], *Littérature, immigration et imaginaire au Québec et en Amérique du Nord*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 133.

La nouvelle tristesse de Jimmy signale sa nouvelle identité. Quelques remarques prouvent, qu'il est hanté par son origine. Il demande à son grand-père pourquoi est-il là, il demande à sa mère s'il est possible qu'il ait été substitué à l'hôpital après sa naissance. Elsa qui ne connaît point son père lui raconte une belle histoire imaginée pour lui « donner » le père.

De même que Madame Beaulieu, Jimmy rêve du Sud. Dans leurs quêtes identitaires, les personnages de Gabrielle Roy éprouvent la nécessité de partir. Le départ et la vie en exil leur permet de comprendre leur identité. Tel est aussi le cas de Jimmy. Pendant son adolescence, il refuse son origine, il méprise les Inuit et il veut partir. Tandis que Madame Beaulieu (qui est déjà partie) songe à rentrer parmi les siens, Jimmy cherche un groupe d'appartenance parce que parmi les Inuit, il se sent étranger. Déborah, femme malade de la nouvelle *Les Satellites* doit aussi partir pour comprendre son identité inuit à l'hôpital du Sud.

5.4.2. Les Inuit de Fort-Chimo

Les Inuit de Gabrielle Roy sont déjà plus adaptés à la vie des Blancs que les personnages de Thériault. Ils habitent dans des maisons, ils ont adopté le christianisme et les Inuit qui vivent à l'ancienne ne sont que des exceptions. Comme ils ne doivent plus chasser, ils passent beaucoup de temps en ne faisant rien. La « civilisation » des Blancs les prive de la nécessité d'effectuer des tâches qui leur assuraient la nourriture jusqu'ici. Dès maintenant, cela dépend des Inuit s'ils veulent travailler ou passer leur temps en fainéantise. La culture des Blancs écrase ainsi la culture inuit. En général, les femmes inuit restent à la maison avec leurs enfants, les hommes produisent les objets traditionnels pour les vendre aux Blancs mais comme ils reçoivent de l'argent du gouvernement, ils n'ont pas besoin de travailler et souvent ils ne travaillent pas. La question du manque de l'occupation est traitée dans la nouvelle *Les Satellites* où le vieux Isaac veut travailler pour prouver à son gendre qu'il n'est pas inutile mais il ne trouve rien à faire:

« Il chercha des yeux autour de lui à quoi il pourrait s'occuper. Il est vrai que depuis assez longtemps il ne faisait rien. Mais que faire? Chasser? Il n'y avait pour ainsi dire plus de caribou. Pêcher alors, peut-être? Oui, mais du moment qu'on avait la pension de vieillesse, le nécessaire, et qu'on n'était plus poussé dans le dos, à quoi bon toute cette peine? Quelque chose se brisait peut-être dans

l'homme quand il recevait sans donner autant en retour. Le vieil homme perplexe, assis sur sa caisse, avait l'air de découvrir un peu du malheur qui était arrivé au petit peuple du Nord, jadis si industriels. » (R, p. 48).

La nouvelle *Le Téléphone* raconte l'histoire de Barnaby qui téléphone parce qu'il s'ennuie jusqu'à ce que sa voisine le réprimande. Après, il prend son canot et va pêcher. « *Dans l'ampleur soudain découverte du pays, le village des Blancs situé un peu plus haut, le long de la piste d'atterrissage, n'avait guère plus d'importance.* » (R, p. 87). À la différence d'Isaac, Barnaby est encore capable de rejeter le confort offert par les Blancs et maintenir sa culture.

Les qualités typiques pour les Inuit sont l'insouciance et leur gaieté qui les distingue des Blancs tristes. Lorsqu'Elsa attend son enfant, ses parents plaisantent: « *ainsi donc elle était pressée de goûter à la chose!* » (R, p. 129) tandis que le curé de Fort-Chimo s'en prend au soldat inconnu et il force Elsa à le retrouver pour qu'il épouse la fille et s'occupe de l'enfant avec elle.

Elsa est au début la fille inuit comme les autres – gaie et insouciante: « *Depuis leur sortie de la Mission catholique, les jeunes filles, tout en marchant d'un bon pas, n'avaient cessé de rire, de se lutiner, de babiller avec entrain, et le grand pays muet, presque vide, sonore à l'égal d'un immense tambour, résonnait jusqu'au plus loin de cette gaieté de jeunesse.* » (R, p. 119). La naissance de son fils Jimmy provoque le changement de la fille. Le garçon blond aux yeux bleus est la rareté à Fort-Chimo et les autres femmes viennent visiter Elsa pour voir l'enfant presque miraculeux. Elsa qui pendant toute sa grossesse a été indifférente, adore son enfant. Elle veut le meilleur soin pour son enfant, elle commence donc à imiter les manières des femmes blanches ce qui lui vaut les moqueries des femmes inuit. En plus, Elsa tyrannise sa famille par les nouveautés comme les bains quotidiens de l'enfant, la propreté excessive ou les restrictions de l'enfant lorsqu'il commence à marcher. Selon la morale inuit, les parents attendent le départ d'Elsa au travail et après ils laissent l'enfant faire ce dont il a envie. Une fois arrivée plus tôt à la maison, Elsa trouve son enfant sali à jouer sur le plancher avec les chiots: « *De longtemps sans doute Elsa n'avait vu des gens aussi contents de leur sort. Et il n'y avait pas à le nier, cela crevait les yeux: tous étaient plus heureux quand elle n'était pas là.* » (R, p. 161). Elsa imprégnée de la vie des Blancs constate qu'elle n'est plus le membre

de la société inuit parce qu'elle est tout simplement « différente ». De l'autre côté elle n'est pas Blanche. Elle se trouve donc à mi-chemin entre les deux cultures. Cette crise identitaire d'Elsa finit après le départ de son fils qui est sa seule liaison avec le soldat blanc inconnu. Elle perd le contact avec le monde des Blancs lorsque Jimmy la quitte et elle revient à la vie des Inuit du village.

Elsa est le personnage de la mère typique de Gabrielle Roy. Comme Luzina de *La petite poule d'eau* ou madame Lacasse du *Bonheur d'occasion* elle ne vit que pour son enfant. Elle protège Jimmy contre les Blancs, elle travaille pour pouvoir acheter à son garçon tout ce qu'il veut. Le curé de Fort-Chimo la prévient qu'en choyant trop son enfant, elle pourrait le perdre: « *A élever ton enfant à part, dit-il, tu t'exposes à le perdre encore plus vite qu'il est naturel à l'enfant de quitter la mère. [...] Il s'agit d'élever ton petit avec soin, mais sans t'exposer à ce qu'il soit jamais porté à avoir honte de toi, de Winnie et de Thaddeus.* » (R, p. 177). Elsa ne le comprend pas. Elle en déduit que les Blancs pourraient lui ôter son Jimmy et elle décide de risquer, pour un temps, le mode de vie ancien pour protéger son enfant contre les Blancs. Elle est tellement attachée à son enfant qu'après le départ de Jimmy, elle perd la raison d'être, vend successivement tout ce qu'elle a et va vivre misérablement au village inuit. Enfin, elle ressemble à sa mère.

La relation entre la mère et son enfant est double dans *La rivière sans repos* mais toujours conflictuelle. La jeune mère ambitieuse Elsa désavoue le mode de vie de sa mère. De l'autre côté, Winnie ne comprend pas sa fille:

« *A s'entendre dire pareilles choses tôt le matin, quand elle aurait donné tout au monde pour s'entortiller dans sa couverture et dormir encore un coup, Winnie en venait à se demander si c'était bien toujours à sa fille qu'elle avait affaire. Or justement il arrivait à Elsa, en examinant sans bonté la pauvre Winnie tout édentée, peu soigneuse de sa personne, de se dire que ce ne pouvait être là sa mère.* » (R, p. 155).

Plus tard, Elsa qui parle avec son fils « *finit par comprendre que dans sa honte de l'avoir pour mère, il s'était inventé des histoires ainsi qu'elle-même, quand elle était jeune, en revenant du cinéma.* » (R, p. 279). L'incompréhension entre les deux mères et leurs enfants consiste en degré d'adaptation à la vie des Blancs. Winnie est contente de ne plus vivre dans les « *vieux temps* » pourtant elle perpétue la vie plutôt traditionnelle, Elsa adopte davantage les coutumes des Blancs et Jimmy qui est effectivement Blanc,

cherche à rompre avec la vie de ses ancêtres. Nous avons déjà dit que son fils est la liaison entre Elsa et le monde des Blancs. Les yeux bleus de Jimmy sont le seul souvenir du soldat blanc. Le garçon représente donc l'élément blanc d'Elsa et lorsqu'il part, il emporte tout ce qu'Elsa avait des Blancs. C'est donc la raison pourquoi après son départ Elsa rentre au village inuit et mène la même vie qu'elle a méprisé chez ses parents.

5.4.3. La solitude

Nous avons appelé ce chapitre « le monde des femmes ». Si nous comparons le monde fictionnel d'Yves Thériault et de Gabrielle Roy, nous constatons que le récit royen est beaucoup plus statique que celui de Thériault. En ce qui concerne le côté stylistique c'est *Ashini* qui ressemble le plus à *La rivière sans repos* pour le lyrisme du texte. L'aliénation de l'enfant et de son parent qui finit par le départ de l'un et la mort de l'autre (Elsa n'est pas morte en effet, pourtant c'est son âme qui est morte) rappelle *Aaron* et la deuxième partie de l'histoire d'Elsa se déroule dans le « vieux monde » qui est le même que le monde d'*Agaguk*. La différence entre les deux mondes fictionnels consiste en personnages. *Agaguk*, *Aaron* et *Ashini* luttent contre les obstacles avec plus ou moins du succès tandis que les Inuit de Fort-Chimo sont résignés et sans ambitions. Dans *Aaron* et *Agaguk* les femmes ont joué un rôle important mais les personnages principaux sont les hommes alors qu'à Fort-Chimo la situation est renversée. Les histoires dynamiques d'Yves Thériault montrent les héros dans des étapes courtes et bouleversantes des leurs vies, les jours à Fort-Chimo coulent sans se dépêcher comme la rivière Koksoak. Le style du récit de Gabrielle Roy évoque vraiment le chant élégiaque ou même un conte de fées: « Parmi ces naissances, il y en eut une pour éblouir les gens du pays comme l'apparition dans leur ciel d'une étoile inconnue. Ainsi en témoigne, telle qu'on la raconte là-bas, l'histoire d'Elsa, fille d'Archibald et de Winnie Kumachuk. » (R, p. 119).

La rivière Koksoak divise l'espace du roman en deux parties. D'un côté se trouve le vieux monde des Inuit traditionnels, de l'autre celui des Inuit qui ont adopté au moins partiellement la vie des Blancs. L'espace du côté du village inuit est encore divisé en deux autres parties – le village des Inuit et des Blancs. Bien qu'il n'y ait aucune barrière, les deux villages sont séparés: « Elsa [...] jetait des regards au loin vers le village esquimau

longuement étiré sur le blanc de la neige en un faible pointillé. » (R, p. 152). Ce qui sépare les deux villages est le vide et la solitude de la plaine enneigée qui sépare non seulement les villages mais aussi les habitants qui ne sont pas capables de vivre ensemble à cause de ce vide qui est posé entre eux.

Le seul représentant de l'ancienne vie est l'oncle Ian chez qui se réfugie Elsa au moment où elle a peur des Blancs. Malheureusement le petit Jimmy est exclu de ce monde parce qu'il n'est plus Inuk. Ainsi après avoir franchi la rivière, l'enfant tombe grièvement malade et il doit être transporté vers « son » bord, à l'hôpital pour ne pas mourir. Elsa cherche la protection contre la culture impétueuse des Blancs dans le « vieux » monde des traditions sur l'autre bord de Koksoak. Winnie qui est née dans le vieux Fort-Chimo et qui l'a quitté, est fâchée contre la vision idéalisée d'Elsa:

« Parlons-en, grogna-t-elle, de votre belle vie du vieux temps. Vous me faites rire! Savez-vous que dans ce si bon temps deux enfants sur trois mouraient en bas âge. Moi-même, combien j'en ai perdu, je ne le sais plus au juste. Le bon temps, en vérité! Allez-y voir dans le vieux cimetière de l'autre côté. [...] Le plus vieux enterré là-dedans, c'est David Koluik mort à cinquante-deux ans. » (R, p. 185).

Le temps ancien est tabou ainsi. Comme l'eau de la rivière ne peut pas couler à l'envers, il n'est pas possible de faire revenir dans le temps.

6. Chapitre comparatif

Nous avons analysé quatre romans d'Yves Thériault et de Gabrielle Roy. Le but de ce chapitre sera une synthèse des résultats de notre analyse.

6.1. Les personnages

Au centre de tous les romans se trouve la quête identitaire des personnages principaux qui sont les membres des minorités ethniques. Il s'agit d'un Juif, d'un Montagnais et de deux Inuit. Aaron, Ashini, Agaguk et Elsa se trouvent au seuil d'une nouvelle étape de leur vie. De ce point de vue, Ashini est différent des trois autres. Tandis qu'Aaron, Agaguk et Elsa sont jeunes et cherchent à définir leur identité, Ashini vient de clore une étape de sa vie et il doit plutôt redéfinir son identité. Il se transforme de père et mari en chef montagnais et représentant des Autochtones qui veut rappeler aux Montagnais leur identité. Il décide de ramener ceux qui ont adopté le mode de vie des Blancs, à la vie traditionnelle.

Aaron et Agaguk sont deux jeunes hommes, pleins de force pour qui le monde de leurs ancêtres n'est plus attirant. L'alternative leur est offerte par les femmes – Viedna et Iriook – et les garçons changent lentement sous l'influence de ces femmes. L'histoire d'Elsa est partiellement semblable, partiellement différente. La source du changement d'Elsa est aussi l'autre sexe pourtant Elsa ne change ni lentement ni volontiers. Violée, elle attend l'enfant et le soldat blanc inconnu a ainsi mis fin à son enfance. Tandis qu'Aaron et Agaguk **décident** eux-mêmes de devenir autres, Elsa n'a pas le choix. C'est la raison pourquoi Aaron et Agaguk marchent tout droit vers leur nouvelle identité, tandis qu'Elsa va d'une extrémité à l'autre. Au début, elle travaille pour une femme blanche et adopte le mode de vie des Blancs. Lorsqu'elle se sent menacée par les Blancs, elle cherche la protection dans le vieux monde inuit traditionnel. Après, à cause de son fils, elle vit comme une Blanche dans une maison et elle travaille. Son fils parti, Elsa va habiter de nouveau au village inuit où elle fainéante en pauvreté. Ni femme inuit ni blanche, elle ne parvient pas à trouver sa place dans la société.

Les deux auteurs ont attribué un rôle important aux femmes. Il s'agit du fait habituel chez Gabrielle Roy – les personnages féminins se trouvent souvent dans ses romans. La relation mère/enfant comme nous pouvons la voir dans *La rivière sans repos*, est particulièrement typique pour cet auteur. Les femmes dans des romans thériausiens sont soumises aux hommes mais elles sont manipulatrices en même temps et elles obtiennent par ruse ce qu'elles veulent. La relation entre l'homme et la femme est souvent la source de l'action des romans.

En ce qui concerne les autres, il s'agit des Blancs ou simplement d'une majorité non définie en cas d'Aaron. La typologie de la relation entre les personnages principaux et les autres peut-être exprimé par trois degrés: 1. l'hostilité, 2. l'indifférence, 3. la coopération.

L'hostilité. Depuis longtemps déjà, la figure de l'autre signifie la menace. C'est le cas de Scott et Henderson, deux policiers d'*Agaguk*. Ce sont des intrus qui veulent imposer leurs valeurs aux Inuit et punir conformément à leur loi celui qui est coupable selon le droit des Blancs. Ils n'y parviennent pas. Le seul qui est puni est le vieux chef Ramook qui a assassiné lâchement Henderson innocent. Agaguk qui a tué Brown par vengeance échappe à la justice des Blancs. Du point de vue des Inuit, il n'a commis aucun crime car la vengeance fait partie de la justice inuit.

Nous trouvons le sentiment de l'hostilité aussi dans *Aaron*. Marie Lemieux qui habite la même maison qu'Aaron, déteste le jeune Juif et le chicane à l'aide de ses frères et amis. Le deuxième non-Juif dans *Aaron*, concierge de la maison de Viedna, crache par terre en voyant Aaron, pourtant il ne s'agit pas de la menace mais plutôt de **l'indifférence**. Ce sont aussi les Blancs dans *Ashini* qui sont peu sensibles aux problèmes des Montagnais. La seule exception est probablement le Blanc de la réserve – Lévesque.

Avec les Blancs de *La rivière sans repos*, Lévesque forme le groupe des autres, qui entretiennent de **bonnes relations** avec les Autochtones. Elsa réfléchit sur les Blancs ainsi:

« Il est vrai que ceux-ci l'aidaient dans toute la mesure du possible, Roch Beaulieu, avant son départ, lui ayant fait cadeau d'une machine à coudre, tandis que la Mission catholique, grâce

à des influences, lui obtenait une des huttes Quonset utilisés au cours de l'été par des services du gouvernement. Le pasteur, pour sa part, offrit à Elsa quelques meubles, et la femme du directeur du magasin Baie d'Hudson, une paire des épaisses couvertures de laine pour lesquelles cette compagnie était justement réputée dans le monde entier. » (R, p. 254).

Nous pouvons trouver aussi des différences entre les personnages royens et thériausiens. C'est leur approche à la vie. La résignation, la solitude et la nostalgie caractérisent les personnages de Gabrielle Roy tandis que les héros des romans d'Yves Thériault débordent de la force vitale avec laquelle ils luttent contre les obstacles ou contre la nature.

6.2. La nouvelle image

Dans le troisième chapitre de notre étude, nous avons montré les figures de l'autre qui ont précédées celle d'Yves Thériault et de Gabrielle Roy dans la littérature canadienne française. Nous les résumons brièvement maintenant pour pouvoir les comparer avec les quatre oeuvres analysés. Premièrement, les colonisateurs français et les Jésuites ont créé une image schématisé du « sauvage ». Cette image est devenue la base des cultes du « bon sauvage » ou du « mauvais sauvage ». Les textes, qui rappellent plutôt des études zoologiques, traitent l'Autochtone comme un genre biologique et non comme un homme.

Dans la deuxième étape, les Indiens sont devenus les symboles de l'homme naturel. Un grand rôle dans la création de ce type d'image, incombe à la philosophie des Lumières. Nous avons déjà parlé d'Adario qui est un prototype du bon sauvage – philosophe. Pourtant, le regard sur l'Indien est toujours schématisé, blanc et noir. Bien qu'Adario soit un homme sage, plein de qualités, il est toujours tel que les auteurs Blancs veulent le voir. Il n'est pas possible de parler d'une image littéraire stéréotypée de l'Indien car Adario est plutôt une figure philosophique qu'un Autochtone.

Yves Thériault et Gabrielle Roy ouvrent la nouvelle ère de l'image de l'autre dans la littérature. La différence frappante entre Adario et Agaguk consiste dans la complexité de ce dernier. Tandis qu'Adario n'est que l'instrument pour présenter les idées, Agaguk est un personnage vivant qui évolue au cours de l'histoire, qui éprouve divers sentiments, qui a des qualités et des défauts. Le roman parle de sa vie quotidienne et de son univers

(qui peut sembler différent même bizarre au lecteur). Cela veut dire qu'il ressemble au lecteur malgré la culture différente. Avec Thériault et Roy, l'autre cesse d'être le personnage littéraire pétrifié et il devient une image différente de nous-mêmes.

Nous pouvons maintenant justifier pourquoi nous avons encadré *Aaron* dans notre analyse. Comme le regard littéraire stéréotypé sur l'autre est tombé, les nouvelles figures de l'autre sont apparues. L'autre n'est plus un terme abstrait, quelqu'un qui menace notre identité, cela peut être quelqu'un qui habite à côté de nous (comme c'est le cas dans *La rivière sans repos*). Les personnages littéraires d'Yves Thériault (Aaron, Hermann, Edith) et de Gabrielle Roy (Sam Lee Wong, Martha et Stéphan Yaramko) signalent que ce ne sont pas seulement les Canadiens et les Autochtones qui vivent au Canada. Les deux auteurs attirent ainsi l'attention sur les cultures des minorités des immigrants et montrent la pluralité culturelle du Canada.

6.3. Les narrateurs

La variabilité des stratégies narratives produit des effets différents. Le narrateur extradiégétique d'*Agaguk* donne la parole aux Inuit et aussi aux Blancs et il aboutit ainsi à une certaine objectivité du regard. Les deux côtés ont la possibilité de plaider leur attitude envers le problème. La question de tuer l'enfant ou un homme par vengeance, inadmissible dans le contexte de la culture des Blancs, est traitée du point de vue des Inuit. Une initiation au monde des lois différentes permet au lecteur de prendre une distance et de voir autrement ses propres valeurs.

Le narrateur d'*Aaron* quitte l'objectivité et il ne décrit que le monde des Juifs. Il ne s'agit pas de la confrontation de deux différentes cultures mais du degré des mêmes valeurs chez deux personnages. Le roman discute la question s'il faut conserver les valeurs d'une culture à toute prix ou s'il est meilleur d'adopter partiellement les valeurs de l'autre.

Le roman *Ashini* est raconté par le personnage principal éponyme. Le récit du personnage-narrateur n'est point objectif. Les sympathies du lecteur se trouvent du côté des Indiens qui doivent, selon Ashini, se défendre contre les usurpateurs blancs. Comme

les « *usurpateurs* » n'ont pas la possibilité de se défendre, le lecteur blanc est bouleversé de voir le mauvais côté et la cruauté de sa culture.

Gabrielle Roy n'expérimente pas avec le narrateur comme Yves Thériault. Pourtant l'omniscience du narrateur de *La rivière sans repos* permet de raconter l'histoire du point de vue d'Elsa, de montrer parfois les opinions opposées des autres personnages et d'ajouter enfin le propre commentaire du narrateur. L'effet en est le même que chez Thériault. Grâce à cette pluralité des regards, le lecteur peut voir le problème à partir des positions différentes.

Nous voyons donc que toutes ces stratégies narratives se ressemblent. Elles adoptent le point de vue de la minorité et la majorité devient l'autre dans ceux cas-là. Sauf *Ashini*, les narrateurs sont extradiégétiques. Cette particularité est probablement une phase naturelle de l'évolution de l'image de l'autre chez Thériault. Il a déjà présenté l'univers des Autochtones dans *Agaguk*, puis le monde des étrangers dans *Aaron*. Après le monde juif, l'écrivain est revenu vers le monde autochtone qu'il a voulu montrer autrement. Il a donc fait parler un Indien ce qui lui a donné la possibilité de renverser le point de vue traditionnel. La subjectivité renforce l'histoire simple d'un malentendu entre deux cultures.

6.4. Le temps et l'espace

Les intrigues se déroulent souvent dans le milieu naturel pour les personnages, cela veut dire dans les forêts (AS), le Grand Nord (AG et R) ou le ghetto juif (AA). Le monde des autres se trouve souvent à proximité, pourtant les deux mondes sont séparés. Certains personnages essaient de franchir la barrière avec succès mais ils ne parviennent pas à s'intégrer dans l'autre société (Elsa, Deborah) ou ils ne le veulent pas (Ashini). La seule exception est Aaron. Après sa décision de devenir membre de l'autre société, le lecteur ne sait pas ce qui se passe avec lui et il y a donc la possibilité qu'il y est parvenu. La pénétration dans le monde de l'autre est importante surtout chez les personnages royens pour qui ce moment est partie typique pour leur quête identitaire. Dans les romans de Thériault, les personnages franchissent la barrière mais cet événement n'est pas tellement important que chez Gabrielle Roy.

Le contact de deux cultures se déroule souvent dans les espaces limités. Il s'agit d'un village inuit (R et AG) ou de la réserve (AS). En ce qui concerne *Aaron* l'espace est légèrement modifié pourtant il a les mêmes attributs. Aaron rencontre Viedna au pied de la montagne qui se trouve au centre de la ville. L'espace est ainsi limité par la ville bruyante qui entoure le seul îlot de la nature. En plus, *Aaron* est la seule histoire qui ne se déroule pas dans les plaines du Nord. La montagne est ainsi le seul élément vertical de tous les quatre romans. Aaron va souvent à la montagne, pourtant il ne monte jamais jusqu'au sommet. Comme nous venons de le dire c'est au pied de la montagne qu'il rencontre Viedna, il y décide de devenir un homme riche et important. Nous en déduisons que la montagne symbolise la carrière et les ambitions d'Aaron.

De même qu'Aaron, Moïshe a aussi son espace privé dans le roman – le monde biblique avec le désert où Moïse a vécu avec son peuple. Le désert plat est un refuge idéal pour l'homme qui tient à son manque d'ambitions et les plaines arides contrastent avec la montagne verte, pleine de vie qui donne de la force à Aaron.

La renonciation à la vie et l'orientation vers le passé sont les deux traits que Moïshe a en commune avec les personnages de Gabrielle Roy. Elsa ne fait jamais des projets pour le futur et si elle ne travaille pas, elle aime contempler la rivière, assise sur la rive. Les autres personnages d'Yves Thériault (sauf Moïshe) ne se retournent jamais vers le passé et ne restent jamais passifs. Ils ont toujours leurs ambitions et buts pour lesquels ils luttent avec force.

6.5. La langue

Le dernier sujet que nous allons aborder dans notre étude, est la langue. Dans les chapitres précédents, nous avons déjà signalé l'importance de la langue. Dans le roman *Agaguk*, les noms des chapitres sont en inuktitut et les mots isolés de cette langue autochtone se trouvent aussi dans le texte ce qui évoque l'atmosphère du milieu inuit dans lequel l'histoire se déroule. Les personnages de Gabrielle Roy ne parlent pas une langue particulière pourtant la langue poétique du narrateur captive le lecteur. Les uns

la comparent au chant élégiaque¹⁹, les autres à un cours de la rivière²⁰.

Dans *Aaron*, Moishe parle yiddish, Aaron français ou anglais et yiddish avec son grand-père. Les langues définissent ainsi l'identité des personnages. La pluralité des langues d'Aaron symbolise sa quête de lui-même: comme il ne sait pas encore qui il est, il n'a pas encore décidé quelle langue est la sienne. Après le Bar Mitzvah d'Aaron, Moishe lui parle anglais. Lorsque le garçon est surpris, le vieillard lui explique que c'est par respect qu'il lui parle sa langue préférée. Moishe ainsi prédit l'identité future d'Aaron – il quittera le vieux monde du Judaïsme et du yiddish pour devenir le membre de la société majoritaire anglophone.

La langue d'*Ashini* est le français pourtant la langue rythmique doit évoquer la langue innue du personnage éponyme. Nous avons déjà dit qu'Ashini était persuadé que la langue influençait la mentalité de celui qui la parlait et qu'elle l'aidait à créer son monde dans lequel il vivait. La supériorité de la langue montagnaise est liée à la supériorité de sa race pour Ashini parce que pour lui, la langue joue un rôle important dans la culture de la société (il ne faut pas oublier que la culture indienne est basée sur l'oralité).

La fonction de la langue est donc différente chez les deux auteurs. Tandis que pour Gabrielle Roy il s'agit du moyen de la création du monde fictionnel, pour les personnages d'Yves Thériault, la langue signifie l'un des éléments constitutifs de leur identité.

19 Boisclair, Antoine P., *La voix de l'exil. Lyrisme et élégie dans l'oeuvre de Gabrielle Roy*, in: Chartier, Daniel, Pepin, Véronique, et Ringuet, Chantal [éds.], *Littérature, immigration et imaginaire au Québec et en Amérique du Nord*, Paris, L'Harmattan, 2006.

20 Fauchon, André, *Colloque international "Gabrielle Roy": actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion: (27 au 30 septembre 1995)*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 1996.

7. Conclusion

L'autre a toujours été au centre d'intérêt de l'homme dans la mesure où il lui permet non seulement de connaître un monde différent mais aussi de voir notre monde d'un autre point de vue, et de voir nous-mêmes autrement par la suite. Pourtant, l'autre a été souvent pris pour dangereux ce qui est expliqué par Paul Ricoeur. Selon ce philosophe, l'autre représente la menace pour notre identité et donc comme l'organisme humain se défend contre la maladie, l'homme défend instinctivement son identité en se débarrassant des éléments qui ne font pas partie de lui-même.

La pluralité ethnique de la population qui influence le milieu culturel canadien est incontestablement la spécificité du Canada. Les Autochtones qui représentent l'un des nombreux groupes ethniques ont toujours fait partie de la littérature canadienne française dès l'époque de Jacques Cartier jusqu'à présent. Pourtant le portrait de l'Indien a changé pendant les siècles. Au début, il s'agissait d'un être primitif qu'il fallait étudier, décrire et changer. Le but principal des premiers colonisateurs était de convertir les Autochtones au christianisme. L'époque suivante admirait les « sauvages » qui représentaient pour elle l'homme idéal. Ce n'est que le 20^e siècle qui regarde l'Autochtone comme l'alternative qui peut inspirer notre culture et mode de vie.

En même temps, l'Indien cesse d'être la seule altérité car les Canadiens s'intéressent aussi à l'étranger qui est venu d'un autre pays et qui s'est installé au Canada. Grâce à sa politique de l'immigration, le Canada a accueilli les immigrants qui sont venus en vagues ou isolément. Les groupes ethniques différents qui se forment au fur et à mesure, créent le milieu pluriculturel canadien. La situation a mené jusqu'à l'adoption de la politique du multiculturalisme, discutée à présent, qui a pour le but de résoudre la question de cohabitation des ethnies diverses.

Les premiers auteurs qui ont réagi à la nouvelle situation sont Yves Thériault et Gabrielle Roy. Les deux ont rencontré les minorités ethniques pendant leurs vies. Thériault qui avait les ancêtres montagnais, a vécu longtemps parmi les Inuit, il a appris plusieurs langues autochtones. Ces expériences se sont manifestées dans ses romans: la mentalité

des Autochtones, leurs langues, mode de vie, valeurs, conditions de vie etc. Yves Thériault a ainsi présenté aux lecteurs canadiens le monde de leurs voisins qui est différent. Après, il faut rappeler que l'altérité ne signifiait pas seulement les Autochtones canadiens pour l'auteur. Les personnages d'Edith, Hermann, Aaron, Kesten et autres prouvent le contraire. Le conflit entre un individu et la société qui n'accepte pas son altérité est le sujet fréquent chez Thériault. Ses romans ne sont pas donc seulement les témoignages sur une culture alternative, mais aussi la critique de la société qui n'est pas capable de s'ouvrir à l'autre et à sa différence.

Gabrielle Roy touche la problématique semblable dans ses romans. Elle a été influencée dans son écriture par les deux parents. La relation ambivalente entre la mère et son enfant fait partie de plusieurs romans même si elle n'est pas le sujet principal de l'oeuvre. Nous pouvons trouver les traces du père de Gabrielle Roy justement dans les figures des immigrants puisque c'est grâce à lui que Gabrielle Roy a connu le milieu de l'immigration qui est décrit par exemple dans les livres *Un jardin au bout du monde* ou *Rue Deschambault*. En ce qui concerne la vie des Inuit qui est reflétée dans *La rivière sans repos*, Gabrielle Roy l'a connue pendant sa carrière de journaliste lorsqu'elle a fait un reportage sur les gens de l'Ungava. De même que Thériault, Gabrielle Roy a montré aux lecteurs un monde inconnu.

Aaron, Agaguk et Elsa sont les représentants des minorités ethniques, qui vivent entourés par le monde de la majorité. Ils cherchent à définir leur identité à côté de l'identité de l'autre. Ashini au contraire se rend parfaitement compte de son identité: tandis que les autres membres de sa tribu abandonnent le mode de vie traditionnel, Ashini décide de les arracher à la vie dans les réserves qui sont les cimetières de la culture indienne pour le vieux Montagnais. Le conflit entre deux cultures se déroule souvent dans le monde de la minorité dans les romans analysés. Les auteurs montrent ainsi au lecteur l'univers qu'il ne connaît probablement pas. Nous avons déjà montré qu'il y a toujours une frontière entre les deux mondes. La barrière doit servir de protection contre l'autre parce que sauf dans *Ashini*, les groupes ethniques des romans analysés ne sont pas encore prêts à accepter l'autre avec sa culture différente. Ashini reproche aux Blancs qu'ils veulent détruire la culture indienne tandis qu'ils devraient selon Ashini plutôt s'inspirer de cette culture.

Pourtant l'inspiration par l'autre est unilatérale chez le Montagnais puisqu'il refuse de permettre aux autres Indiens de vivre dans les réserves. Ni Ashini n'est donc encore prêt à détruire les barrières entre les deux mondes.

L'autre aux yeux d'Yves Thériault est différent de celui de Gabrielle Roy. Tandis que les personnages thériausiens luttent contre les adversités, Elsa est traînée par sa vie. Elle devient active lorsqu'elle a son fils Jimmy à ses côtés mais après son départ, elle adopte la vie qu'elle a vue chez ses parents. Yves Thériault crée les personnages actifs, pleins de la force vitale qui ont un but à atteindre dans leur vie. Les personnages de Gabrielle Roy sont caractérisés par la nostalgie. Ils vivent enfermés en leurs mondes où le passé joue un rôle particulier et ils ne sont pas capables de s'adapter aux conditions nouvelles. Même si quelques-uns d'entre eux parviennent pour un certain temps à vivre dans le monde de l'autre (Deborah et Elsa, R), l'atavisme les force à rentrer parmi les siens lorsque leur motivation est perdue.

Les figures de l'autre ont été toujours présentes dans la littérature canadienne, pourtant elles étaient toujours déformées par les idées stéréotypées et préconçues. Les deux auteurs ont été les premiers qui ont décidé de montrer les autres et le monde du lecteur du point de vue des autres, de se débarrasser des stéréotypes. En encadrant les autres dans leur milieu naturel, les narrateurs forcent les lecteurs à adopter le point de vue des autres et de saisir ainsi leur système des valeurs qui pourrait être incompréhensible dans le milieu culturel du lecteur. Pourtant, les auteurs n'idéalisent point leur héros, ceux-là ont des qualités mais aussi des défauts. Ainsi, grâce à Roy et Thériault, les personnages de l'autre ternes, blancs et noirs, qui ont été typiques pour la littérature précédente, ont probablement disparu de la littérature québécoise.

Les deux auteurs sont précurseurs de l'évolution d'une branche de la littérature québécoise. C'est grâce à eux que la littérature s'ouvre aux auteurs autochtones dont la culture est admirée à présent au Canada.

8. Bibliographie

8.1. La littérature primaire

- Cartier, Jacques, *Voyages au Canada*, Montréal, Comeau & Nadeau, 2000.
- Harris, Paul (ed.), *Relations des Jésuites: contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*, Montréal, Éditions du jour, 1972.
- Champlain, Samuel de, *Algonquians, Hurons and Iroquois*, Dartmouth, Brook House Press, 2000.
- Lahontan, Baron de, *Dialogues de Monsieur le Baron de Lahontan et d'un sauvage dans l'Amérique*, Amsterdam, Boeteman, 1704 (téléchargé de <http://gallica.bnf.fr/>).
- Roy, Gabrielle, *La rivière sans repos*, Québec, Stanké, 1979.
- Thériault, Yves, *Aaron*, Montréal, Quinze, 1981.
- Thériault, Yves, *Agoak: l'héritage d'Agaguk*, Montréal, Stanké, 1979.
- Thériault, Yves, *Agaguk*, Montréal, Quinze, 1981.
- Thériault, Yves, *Ashini*, Montréal, Fides, 1988.
- Thériault, Yves, *N'Tsuk*, Montréal, Typo, 1998.

8.2. La littérature secondaire

- Bissoondath, Neil, *Le marché aux illusions: la méprise du multiculturalisme*, Montréal, Boréal, 1995.
- Fauchon, André, *Colloque international "Gabrielle Roy": actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion: (27 au 30 septembre 1995)*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 1996.
- Gatti, Maurizio, *Être écrivain amérindien au Québec: indianité et création littéraire*, Montréal, Hurtubise, 2006.
- Chartier, Daniel, Pepin, Véronique, et Ringuet, Chantal [éds.], *Littérature, immigration et imaginaire au Québec et en Amérique du Nord*, Paris, L'Harmattan, 2006.

- Kysloušek, Petr, *Dějiny francouzsko-kanadské a quebecké literatury*, Brno, Host, 2005.
- Kymlicka, Will, *La voie canadienne: repenser le multiculturalisme*, Montréal, Boréal, 2003.
- *Le Petit Larousse*. Paris, Larousse, 2005.
- Ricard, François, *Gabrielle Roy: a life*, Toronto, M&S, 1999.
- Ricoeur, Paul, *Fragile identité: respect de l'autre et identité culturelle*, Třebenice, Mlín, 2000.
- Ricoeur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.
- Royer, Jean, *Romanciers québécois : entretiens : essais*, Montréal, Hexagone, 1991.
- Thérien, Gilles, *Figures de l'Indien*, Montréal, Typo, 1995.
- Todorov, Tzvetan, *Dobytí Ameriky: problém druhého*, Praha, Mladá fronta, 1996.

8.3. Les sites internet

- ◆ <http://www.litterature-quebecoise.org/>
- ◆ <http://www.nativelynx.qc.ca/fr/index.html>
- ◆ <http://www.statcan.ca/>
- ◆ <http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=HomePage&Params=F1>

9. Sigles employés

AA	<i>Aaron</i>
AG	<i>Agaguk</i>
AS	<i>Ashini</i>
R	<i>La rivière sans repos</i>